

Note pour l'édition électronique

Le titre de l'ouvrage complet était : LA THÉOSOPHIE ET L'ANTHROPOSOPHIE

Paru chez Gabriel Beauchesne et ses Fils, Paris – 1939 ;

Léonce de Grandmaison (1868-1927) et Joseph de Tonquédec (1868-1962)

Je n'ai reproduit ici que la seconde partie de cette ouvrage, celle qui concerne l'anthroposophie.

Le dernier chapitre, *La spiritualité de la théosophie — Ascèse et mystique steinerienne*, signé Joseph de Tonquédec, n'a pas été reproduit ici, car encore sous copyright.

J.F. Theys

LA NOUVELLE THÉOSOPHIE

Par le Père de Grandmaison ⁽¹⁾

Les lecteurs anciens des Études se souviennent peut-être, après dix ans, des efforts tentés pour leur faire connaître, avec quelque exactitude, les théosophes et la théosophie ⁽²⁾. Mais la secte qui s'est appropriée ce nom réalise à merveille la description moderniste du développement doctrinal : elle évolue. Un certain fonds d'idées générales, une orientation commune des sentiments et des pratiques, un esprit à la fois naïf et subtil, exigeant en paroles et en réalité très crédule, « avalant le chameau et coulant le moucheron » — ces caractères qui ne changent point, s'incarnent en des sociétés aux frontières vagues, en des enseignements divers jusqu'à la contrariété. Il en résulte qu'une description, si consciencieuse qu'on l'ait voulue, « date » furieusement vite.

Vraie en tout temps, cette constatation l'est bien davantage quand une crise profonde travaille le petit monde de l'occultisme, et c'est le cas. Depuis cinq ou six ans la théosophie a subi des avatars qui changent, en une large mesure, la physionomie, sinon toutes les convictions, de ses adhérents. Il existe à l'heure actuelle *deux théosophies*, dont aucune n'est tout à fait identique avec celle qui a été décrite jadis ici-même. Ces sœurs ennemies sont souvent désignées par le nom des personnes qui actuellement les incarnent : M^{me} Annie Besant et le docteur styrien Rudolf Steiner. Au fait, l'explication du schisme tient en partie, mais en partie seulement, en la rivalité de ces deux influences. À n'y voir qu'une querelle personnelle, on simplifierait le problème. Au-dessous, il y a le conflit de deux tendances, de deux traditions, de deux mondes ; et c'est ce que je voudrais montrer dans les pages qui suivent, pour donner ensuite quelques précisions sur la plus intéressante et la moins connue en France des deux théosophies : l'anthroposophie de M. R. Steiner.

I. HISTOIRE DE LA SCISSION

I. — LES DEUX ÉCOLES

L'occultisme, aussi vieux que la crédulité ambitieuse de l'humanité, est fondé sur la croyance qu'il existe, dans le monde et l'homme visibles, un autre monde, un autre homme invisibles, plus réels et proprement divins. La seule science qui vaille consistera, en conséquence, à distinguer et à dégager l'étincelle sacrée qui gît sous la cendre des apparences sensibles.

1 Paru dans les Etudes, 5-20 décembre 1914, 5-20 mai 1915.

2 Le Lotus bleu ; Les Théosophes et la Théosophie, dans les Etudes des 5 février et 5 mars 1905, t. CII p. 377-402, 625-642. — Depuis cette étude, qui a été publiée à part dans la collection Science et Religion, divers travaux catholiques ont été publiés à part sur le même sujet. J'indiquerai seulement, avec les articles parus dans les Etudes (MM. P. Carty, Albert Valensin), ceux du P. Otto Zimmermann, die neue Theosophie, dans les Stimmen aus Maria Laach de 1910, cahiers 9 et 10, et du D^r Ferrand, dans la Revue de Philosophie de juillet 1913, les excellents opuscules des PP. C. C. Martindale, Theosophy, London, 1913, et E. R. Hull, Theosophy and Christianity, Bombay, 1909, et l'ouvrage considérable du P. G. Busnelli, Manuale di Theosofia, Rome, deux volumes, 1909-1911. — Le présent travail est fondé à peu près complètement sur les documents mis à ma disposition par un théosophe désabusé. Parmi ces documents figurent, avec de précieuses notes personnelles, l'énorme série de Conférences ésotériques de R. Steiner, la collection de sa Lucifer Gnosis, ses drames, opuscules, etc. Une très faible partie de cette littérature a été jusqu'ici traduite en français. Que mon guide es choses steineriennes veuille bien trouver ici l'expression de ma vive reconnaissance.

Comment cette étincelle divine est-elle venue s'enliser dans ces bas-fonds obscurs ? Comment la matière grossière a-t-elle pu emprisonner ainsi l'élément spirituel et subtil ? Comment enfin, par quelle méthode et par quelles étapes cet élément sublime, cette pure flamme pourra-t-elle se dégager, se libérer, retourner à sa source et s'y perdre ? Ce sont les problèmes fondamentaux que l'occultisme pose et se donne pour tâche de résoudre.

Le panthéisme émanatiste est, on le voit de reste, à la base du système, comme aussi l'antagonisme, non seulement relatif et temporaire, mais absolu et foncier, entre l'esprit, l'élément supérieur, éternel, divin et au fond seul réel, d'une part, — et la chair, la matière, l'élément grossier, éphémère, illusoire, d'autre part.

Ces données générales sont celles d'un monisme idéaliste, émanatiste, admettant cependant, à titre de fait, l'existence transitoire d'un dualisme superficiel et susceptible d'être évincé. Tout cela ne suffirait nullement pour caractériser, comme système particulier l'occultisme : ce qu'il a de spécifique et de propre, c'est *la croyance que la recette du salut, la méthode permettant la libération progressive de l'esprit, de l'étincelle sacrée, et sa résorption finale dans le Centre divin, est en la possession d'un petit nombre de maîtres illuminés*. Elle est leur secret exclusif et leur apanage. Ces instructeurs, à leur tour, transmettent à des disciples choisis, sous forme d'initiation, le mot d'où tout dépend, le grand secret, *la doctrine occulte*. Aussi tout occultisme est-il ésotérique et divise-t-il les hommes en deux ou, pour mieux dire, en trois catégories : 1° les maîtres, un petit clan d'« éveillés », d'« éclairés », de sages et de mages pouvant seuls dessiller les yeux aux autres ; 2° une élite mieux douées, susceptible, au prix d'efforts plus ou moins longs, d'être à son tour illuminée ; 3° le vulgaire, la masse ignorante et grossière, incapable d'initiation.

Dans cette généralité, l'occultisme est, encore un coup, une illusion presque aussi vieille que le monde humain. Il est une des formes apparemment les moins ambitieuses et réellement les plus perverses de l'*Eritis sicut dii* [[Vous serez comme des dieux](#)]. Il surajoute à cette prétention d'un fol orgueil la volupté du mépris. Le disciple, si peu initié qu'il soit, sait qu'il est dans une voie où l'immense majorité de ses frères humains ne peut le suivre.

Mais si l'occultisme est un phénomène très vaste, il a trouvé cependant des terrains d'élection où il a pris des formes définies et une ampleur qui lui ont permis de s'étendre, de se défendre, de durer en évoluant. Ces terres promises ont été la Grèce ancienne et l'Inde, mères fécondes des philosophies, mais aussi des théosophies et des gnoses.

De là vient que les religions helléniques dites « à mystères », et les sectes chrétiennes qui s'en sont trop inspirées sont, avec le panthéisme luxuriant et subtil de la sagesse de l'Inde, les sources auxquelles reviennent toujours puiser les esprits inquiets, ambitieux, secrets, en marge des doctrines traditionnelles, qui fournissent, à chaque génération, de recrues nouvelles, la vieille bande occultiste. Derniers venus de cette longue lignée de rêveurs, les néo-théosophes n'ont pas manqué de se chercher des ancêtres. Ils les ont trouvés, soit en Égypte et en Grèce, soit dans l'Inde. Si l'*occasion* de leurs dissentiments actuels a été la rivalité de deux personnes, la *cause* qui a rendu cette division à peu près inévitable et très vite irrémédiable est donc plutôt la préférence donnée à l'une des deux traditions, à l'une des deux tendances occultistes : l'hellénique ⁽³⁾ ou l'hindouiste.

J'ai conté comment, avec un talent d'intrigue et d'organisation qui confinait au génie, Hélène Petrovna Blavatsky, aidée du « colonel » américain Henry Olcott, avait fondé, en 1875, la *Société théosophique* ⁽⁴⁾. La nouvelle organisation rallia peu à peu, du mouvement occultiste, tout ce qui est

3 Sous le nom de tendance « hellénique », j'englobe les éléments égyptiens et syriens qui se sont amalgamés avec les mythes grecs dans les religions dites « orientales » de l'empire romain et, partiellement, dans les sectes chrétiennes dites gnostiques. On pourrait l'appeler : tendance méditerranéenne » ou « européenne ».

4 Ci-dessus, Le Lotus bleu, p.17

plutôt philanthropique, exotique, artistique et mondain : le reste alla vers la théurgie, vers la magie plus ou moins noire. Avec un art consommé, la fondatrice avait balancé, en les utilisant toutes deux, les traditions principales : *l'Isis dévoilée*, insigne monument de science frelatée et d'imagination débridée, est sortie de là. Les notions et hypothèses empruntées aux mythes anciens, aux doctrines hermétiques égyptienne et gnostique coudoient, dans cet évangile de la théosophie, les idées prises de l'Inde. Mais ce dernier élément, très important dès le début (puisque la terminologie et les classifications principales en venaient) devint peu à peu prépondérant dans la Société théosophique.

C'est dans l'Inde, en effet, à Adyar (près de Bénarès), que le centre et le sanctuaire occulte de la Société fut établi. C'est là que s'opérèrent les « miracles » dont Héléne Blavatsky se prévalut jusqu'au jour où l'enquête de la *Société de Recherches psychiques* de Londres fit justice de ces jongleries ⁽⁵⁾. C'est au nord de l'Inde, dans le Thibet — alors inaccessible, ou du moins inviolé — qu'on localisa les fameux maîtres, les Mahâtmas, chargés par la fondatrice de promulguer les révélations opportunes et dont le principal tort est sans doute de n'avoir jamais existé. C'est aux littératures de l'Inde (d'ailleurs sans aucun souci d'unité, de chronologie ou d'histoire, la Baghavad-Gîtâ ⁽⁶⁾ fraternisant avec des lambeaux arrachés aux Upanishads, et Krishna avec Çakiamuni) que furent empruntées les notions fondamentales et les cadres de la nouvelle théosophie. Le premier vulgarisateur de cette secte en France, président de la « branche française » pouvait intituler son livret d'initiation : *les Croyances fondamentales du Bouddhisme* ⁽⁷⁾. Bref, on s'habitua, sans trop d'injustice, à qualifier le syncrétisme des Loges théosophiques de « néo-bouddhisme. »

L'hégémonie de l'Inde ne fit que s'accentuer quand M^{me} Annie Besant reprit, étendit, compléta l'œuvre d'Héléne Blavatsky. La nouvelle Présidente ⁽⁸⁾ fit d'Adyar sa résidence habituelle, s'habilla à la mode du pays, exalta les Instructeurs, les religions et les mœurs de sa nouvelle patrie. L'équilibre instable préconisé d'abord entre la tendance européenne, héliéno-chrétienne et l'asiatique, brahmo-bouddho-hindouiste (que le lecteur pardonne ces vocables horribles !) fut décidément rompu en faveur de la dernière. En Europe seulement la façade primitive se relevait tant bien que mal, au cours des campagnes de conférences où M^{me} Besant prodiguait la bonne parole théosophique. Alors les Instructeurs occidentaux étaient derechef invoqués, Orphée et Pythagore reprenaient leur rang. Surtout les origines chrétiennes étaient utilisées (après avoir été au préalable et déplorablement « sabotées »). Les pratiques et sacrements du catholicisme non seulement trouvaient grâce, mais étaient souvent prônés et leur sens ésotérique était complaisamment développé dans des livres édifiants, ou insinué dans des romans ⁽⁹⁾.

Revenue dans sa Loge ⁽¹⁰⁾ d'Adyar, la Présidente reprenait son attitude véritable, d'hostilité ouverte, contre le christianisme qu'elle a publiquement renié ⁽¹¹⁾. Dans une conférence donnée à Calcutta, le 25 mars 1911, c'est l'existence même de Jésus de Nazareth qui est mise en question :

Le matérialiste, le sceptique et le savant vous diront que les témoignages historiques touchant l'existence physique elle-même du grand Maître chrétien le Christ, sont pratiquement sans valeur. Ces témoignages n'existent que dans la croyance à un grand Maître, donnant naissance à une grande religion. Ils n'existent que dans l'expérience personnelle du

5 Voir ci-dessus, *Le Lotus bleu*, p.68 sqq.

6 Ce beau poème religieux est, on le sait, un épisode de l'énorme épopée hindoue, le Mahâbhârata.

7 Par Arthur Arnould. Paris 1895.

8 En réalité M^{me} Besant a succédé, comme présidente, au colonel H. Olcott, non directement à M^{me} H. Blavatsky. Mais durant la présidence d'Olcott, Annie Besant occupait déjà dans la Société, une place tout à fait prédominante.

9 C'est ainsi que la théosophie inspire à certains ouvrages de feu M^{lle} Favre, plus connue sous le nom de Pierre de Coulevain, par exemple, le récit intitulé : *Sur la branche*, signalé plus haut (*Le Lotus bleu*, p. 45 sq).

10 Il faut prendre ici le mot Loge au sens maçonnique du mot. M^{me} Annie Besant est une sœur maçonne du plus haut grade. La revue *La Lumière maçonnique* (Paris, 61, rue de Chabrol), livraison de septembre-octobre 1912, p. 473, donne la photographie de la Loge « Le Droit humain », à Adyar. Sous la photographie court cette légende: « La S. : qui est placée au premier rang, au milieu est la S. : Annie Besant, 33^e ; à sa droite est la S. : Francesca Arundale, 33^e ; à la droite de celle-ci le F. : Arundale, 30^e. »

11 Dans *The Theosophist* (organe officiel d'Adyar) de mars 1913, p. 809, M^{me} Besant écrit : « Beaucoup d'entre vous, comme moi-même, ne sont pas chrétiens. » « M^{me} Besant étant née chrétienne, elle ne peut avoir cessé de l'être qu'à condition d'avoir renié le christianisme en faveur d'une autre religion », ajoute justement Eugène Lévy, *M^{me} Besant et la crise de la Société théosophique*. Paris, 1913, p.35.

croquant, non dans les documents du passé. ⁽¹²⁾

Grâce à ce double jeu et à l'incroyable ascendant exercé sur ses adeptes européens par la grande Maîtresse, une certaine entente put se maintenir. À travers certains épisodes fâcheux, la Société théosophique prospérait. Le Congrès général de Paris, en juin 1906, marque sans doute l'apogée de ce succès fondé en partie sur l'équivoque.

Il existait cependant dès lors, et dans la Société et aux alentours, des groupes de fervents occultistes qui trouvaient exagérés la part du lion faites aux notions, aux pratiques, aux religions et aux maîtres venus de l'Inde. Sans repousser les inspirations du brahmanisme, du bouddhisme, voire de l'hindouisme contemporain (car ils s'embarassaient peu de logique, de cohérence et d'histoire), ces théosophes cherchaient de préférence leurs ancêtres en Grèce ou en Égypte. Isis-Hermès-Thoth, Orphée, Pythagore et (rapprochement sacrilège qu'il faut se résigner à subir dès qu'on aborde la littérature théosophique) Jésus, leur paraissaient des maîtres pour le moins égaux à Rama, Krishna, à Çakiamuni, à l'auteur de la *Baghavad-Gîtâ*. Les mythes égyptiens, helléniques, syro-chaldéens, l'interprétation secrète des évangiles, les gnosés à figures chrétiennes de Valentin et de Basilide, les arcanes des sectes manichéennes valaient pour eux, et au-delà, les mythes touffus de l'Inde, la subtilité de ses philosophies, la sagesse désabusée de la Boddhi. Parmi ces occultistes « occidentaux », l'auteur des *Grands initiés* ⁽¹³⁾ fut le plus heureux et le plus écouté. Poète, conteur, dramaturge brillant et passionné, M. Édouard Schuré, nonobstant l'insigne faiblesse de sa documentation, se fit lire et parfois croire. Son inspiration, comme il le note lui-même dans la préface d'un de ses derniers ouvrages ⁽¹⁴⁾, resta nettement occidentale et chrétienne (entendez : à coloration et terminologie chrétienne). Il consentit pourtant à accepter, en 1907, le titre de membre honoraire de cette Société théosophique. Mais cette adhésion tardive, et un peu platonique, coïncidait à peu près avec la découverte faite, par M. Schuré, d'un homme qui, au sein même de la Société représentait avec autorité des idées analogues aux siennes.

Né en 1861, à Kraljévic en Hongrie, où son père était employé au chemin de fer, Rudolf Steiner ⁽¹⁵⁾ fréquenta jusqu'à dix ans les écoles des villages où la filière administrative transportait successivement le chemineau. Élève ensuite d'une école « réelle » (nous dirions d'un collège d'enseignement secondaire moderne), puis du *Polytechnicum* de Vienne, le jeune homme entra comme précepteur dans la famille d'un riche négociant juif (ce qui, en Autriche, observe justement M. E. Lévy, semble bien indiquer une ascendance israélite). Au cours de son préceptorat, Steiner poursuivit ses études et prit le grade de docteur en philosophie ⁽¹⁶⁾. Il se spécialisa dans les sciences naturelles et, après une première période de journalisme, collabora à la réédition des œuvres scientifiques de Gœthe, entreprise à Weimar en 1890 ⁽¹⁷⁾.

C'est en 1897 et à Berlin, où il était venu en qualité de publiciste et de conférencier, que

12 J'emprunte ce passage au texte de la Conférence publiée in extenso dans le journal de Madras *The Hindu*, du 30 mars 1911, p. 11, col. 4.

13 Paris, 1889, 29^e édition en 1914.

14 *L'Évolution divine : du Sphinx au Christ*, Paris 1912, p. VIII-IX.

15 Les éléments biographiques utilisés ici sont empruntés aux ouvrages de steineristes autorisés, MM. Eugène Lévy, M^{me} Annie Besant et la crise de la Société théosophique, Paris, 1913 ; Éd. Schuré, Préface du livre de Steiner, le *Mystère chrétien et les Mystères antiques*, Paris, 1908 (avec portrait de Steiner) ; et aux détails autobiographiques semées dans ses ouvrages par le maître occultiste, par exemple *La Science occulte*, trad. Jules Sauerwein, Paris, 1914, et surtout les *Mitteilungen* publiés par Mathilde Scholl, à Cologne. Les livraisons de janvier et mars 1913 contiennent, sur la scission racontée plus bas, les documents les plus intéressants. — De travaux catholiques sur Steiner, je ne connais que l'opuscule de M. Robert Kuentz, *un faux jésuite : le docteur R. Steiner, et la théosophie actuelle*, Cavaillon (Vaucluse), 1914.

16 On sait que, outre Rhin, la Faculté de philosophie, dans les Universités, comprend à la fois nos Facultés des lettres et des sciences.

17 Le P. Busnelli, s. j., auteur de l'ouvrage sur la Théosophie, signalé plus haut (p. 95, note), affirme, dans un article du *Gregorianum*, janvier 1920, p. 157, que R. Steiner « a été prêtre catholique ». Je n'ai pu vérifier ce renseignement. [J. de T.]

Steiner rencontra quelques membres de la Société théosophique. Il trouva là une inspiration assez semblable à celle qui, depuis longtemps, le possédait. Il avait été en effet, nous raconte-t-on avec plus de solennité que de précision, initié à l'occultisme vers la fin de sa jeunesse, par un Maître dont le nom ne nous est pas livré. Un fait certain est que le jeune naturaliste s'était livré avec passion à l'étude des sectes occultistes allemandes, en particulier de celle des Rose-Croix. La réédition des œuvres de Goethe l'incitait à marcher dans cette voie. On sait en effet que Goethe a été pour son compte, sinon Rose-Croix, du moins initié aux arcanes du rosicrucianisme et que de nombreuses traces d'occultisme se retrouvent, soit dans ses *Mémoires*, soit dans ses deux Faust.

Tout en voyant la différence entre les doctrines ésotériques qu'il tenait et celle des théosophes, Steiner se fit admettre en 1902 (on voit qu'il prit le temps de la réflexion) dans la Société théosophique. Il y entra du reste moins en écolier qu'en maître, ayant ses traditions à lui, cherchant plutôt des disciples que résolu à se faire disciple. Ce fut une alliance de puissance à puissance, non une initiation ou une abdication. Au début, la Société eut sujet de s'en réjouir ; elle végétait en Allemagne et en Suisse, presque toute sa littérature étant rédigée en anglais, les trois quarts de ses dirigeants étant des Anglo-Saxons ou des Hindous. Sous l'influence de cette nouvelle et brillante recrue, les Loges se multiplièrent, organisées à l'allemande, avec régularité et méthode. Aux côtés de Steiner, dont la puissance d'attraction commençait à s'exercer, une aide féminine, russe d'origine comme Héléne Blavatsky, M^{lle} Marie de Sivers, prêchait — le mot n'est que juste — aux femmes qui, là comme ailleurs, fournissent à la théosophie ses meilleurs et plus nombreux disciples. En quelques années, plus de deux mille adhésions furent obtenues, grâce à une propagande intense⁽¹⁸⁾. Steiner était devenu Secrétaire général des sections allemandes et suisses. Si l'on excepte quelques dissidents offusqués par l'éclatant succès du nouveau maître, les membres de ces sections le considéraient beaucoup moins comme un administrateur que comme un Instructeur illuminé, et quasiment divin.

Au cours d'un voyage en France, Marie de Sivers, traducteur des drames ésotériques de M. Schuré, présentait à son auteur, en avril 1906, Rudolf Steiner. Tout de suite l'occultiste français fut sous le charme, et il est probable qu'il réagit, à son tour, sur le philosophe styrien. Quoi qu'il en soit, c'est par M. Schuré que Steiner fut introduit en France : son ouvrage sur le *Christianisme comme fait mystique* fut, sous un titre allégé et précédé d'une préface enflammée, offert au public français⁽¹⁹⁾. On invita le Rose-Croix dans les Loges, on s'entraîna selon ses méthodes. Un ardent groupe de sténéristes se forma dans le midi de la France, à Marseille et à Toulon surtout.

Une telle situation était grosse de l'orage qui allait éclater. Les rapports avaient d'abord été très corrects entre M^{me} Annie Besant et le trop important Secrétaire général des sections allemandes. La présence du vieil Olcott, Président de la Société, faisait tampon (si l'on me passe cette expression triviale) entre les deux influences rivales, et ajournait le conflit. Dans sa *Lucifer Gnosis*, Steiner rendait compte, avec beaucoup de cordialité, des séances du Congrès de la Fédération des sections européennes de la Société théosophique (Paris, 3-5 juin 1906)⁽²⁰⁾. M^{me} Besant ne parut pas, ce semble, à ce Congrès, mais les principaux théosophes français, d'un loyalisme « besantiste » indiscutable, MM. Courmes, G. Revel, Th. Pascal, Jules Siegfried fils, Ch. Blech, etc., sont copieusement loués par Steiner. L'intérêt de ce dernier était d'ailleurs en accord avec sa correction théosophique. Dans les Loges françaises, sa parole ardente pouvait trouver écho, les ouvrages et l'influence de M. Éd. Schuré lui frayait la voie pour substituer, chez d'assez nombreux occultistes français, son ésotérisme rosicrucien (donc occidental et, dans le sens défini plus haut, chrétien) à l'ésotérisme surtout bouddhiste et hindouiste des vieilles têtes de la Société. Pour résister à cette

18 L'activité de Steiner est incroyable. Sans préjudice de ses travaux d'histoire naturelle et de littérature, de ses drames ésotériques, de ses livres d'exposition, il a publié déjà plus de vingt séries de conférences : chacune de ces séries, dactylographiées à l'usage des initiés, comporte la longueur d'un volume. Ajoutez la publication d'une revue, *Lucifer Gnosis*, dont Steiner fit lui seul presque tous les frais. Les *Mitteilungen*, qui sont devenus l'organe officiel de la Société « anthroposophique », donnent régulièrement le programme des campagnes de son président. On y voit, par exemple, annoncées pour les trois premiers mois de 1913, quarante et une conférences à donner dans seize villes différentes : *Mitteilungen*, janvier 1913, p. 25,26.

19 *Le Mystère chrétien et les Mystères antiques*, Paris, 1908

20 *Lucifer Gnosis*, n. 31 [1906], p. 578 sqq.

intrusion, la présence de M^{me} Besant n'aurait pas été superflue ; mais sa résidence habituelle aux Indes, le surcroît d'occupation que lui apporta la Présidence générale de la Société qui lui fut déférée à la mort d'Olcott, rendaient son influence nécessairement intermittente. Sa méthode directe, son éloquence, ses facultés de médium perdaient également beaucoup à distance. Un prestige immense, un don d'intrigue fort semblable à celui que possédait Héléne Blavatsky lui permettait de croire que, dans le cas de conflit, elle aurait aisément raison de ce théosophe tard venu, abstrus, un peu embarbouillé dans ses exégèses et ses développements scientifiques. Elle n'allait pas tarder à voir qu'elle avait affaire à forte partie.

II. — LE CONFLIT

Les pénibles démêlés qui nous restent à décrire ont été présentés par des témoins appartenant aux deux partis. Fort heureusement les textes ont été publiés et il ne laissent aucun doute sérieux sur les faits principaux, que voici.

L'offensive fut préparée et prise par M^{me} Besant. Parmi les manœuvres auxquelles elle se livra, la pire de beaucoup fut son alliance avec un occultiste anglais, ancien pasteur, qui avait apostasié avec ostentation et « reçu le *pansil*, le baptême bouddhique, en grande pompe, à Ceylan, des mains du grand prêtre Sumangala ⁽²¹⁾ », M. C.-W. Leadbeater. « Occultiste savant, mais nature trouble, d'une moralité louche..., théosophe convaincu d'indignité », tel est le verdict de M. Éd. Schuré ⁽²²⁾, et s'il est sévère, il est juste. Auteur de manuels théosophiques très répandus, mais aussi instructeur et initiateur passionné, Leadbeater s'était laissé entraîner jusqu'à prôner, dans le but d'éveiller chez ses jeunes élèves les facultés occultes, des procédés et méthodes qui provoquèrent « une réprobation unanime au sein de la Société théosophique et bien au-delà de ces frontières ⁽²³⁾ ».

Le scandale fut tel que l'on crut devoir traduire le coupable devant le Comité de la section britannique, assisté de quelques membres français et américains. C'était l'année même du Congrès de Paris, en 1906. Devant cette sorte de tribunal, que présidait Olcott, Leadbeater ne réussit pas à se justifier. Il dut donner sa démission de la Société et M^{me} Besant fut la première à flétrir l'étrange pédagogue. Dans une lettre depuis publiée par la *Theosophical Voice* de Chicago, livraison de mai 1908 ⁽²⁴⁾, elle déclare la méthode de Leadbeater « digne de la plus sévère réprobation, même si elle s'adressait à des hommes, et *a fortiori* quand il s'agit d'enfants innocents ». Ce qu'il y a de pire, ajoutait la future Présidente, c'est que « tout cela, qui est essentiellement terrestre, sensuel et diabolique », puisse être enseigné au nom de la Sagesse divine. « Ce conseil, disait-elle encore, qui a été réellement donné (voilà pour le fait) ne pourrait l'avoir été dans une intention pure *que par un être atteint, sur ce point, d'aliénation mentale* »(voilà pour le droit).

Cependant, pour des raisons qui demeurent en parties obscures, mais qu'il faut chercher, ce semble, dans le besoin qu'on avait, pour la campagne messianique projetée, de l'occultiste consommé qu'est Leadbeater, deux ans ne s'étaient pas écoulés que M^{me} Besant demandait qu'on rouvrit à l'expulsé les portes de la Société théosophique. La nouvelle Présidente se fit donc écrire une lettre, destinée à être rendue publique ⁽²⁵⁾, dans laquelle Leadbeater déclarait « maintenir sa promesse de ne pas répéter le conseil » donné par lui à des jeunes gens, conseil qu'il estime « dangereux », surtout si on le « généralise ». Forte de ce désaveu, plaidant l'indulgence et le

21 Eugène Lévy, *M^{me} Annie Besant et la Crise de la Société théosophique*, p. 31. Olcott, dans ses Feuilles d'un ancien Journal (*Old Diary Leaves*, III, p. 196), a dit la sensation provoquée par cette apostasie dans le monde théosophique.

22 *Lettre à M. Ch. Blech*, président de la Société théosophique en France, Paris, 1^{er} mars 1913. Cette lettre est citée *in extenso* dans l'opuscule de M. E. Lévy et en annexe aux *Mitteilungen* de la Société anthroposophique, mars 1913, p.15-17.

23 Eugène Lévy, lib. cit., p. 140

24 On trouvera des fragments de cette lettre, que je préfère ne pas reproduire ici, dans E. Lévy, lib. cit., p.144, 145. La lettre est datée de juillet 1906.

25 Elle a été publiée dans l'organe central de la Société, *The Theosophist*, édité à Adyar, livraison de février 1908.

pardon, faisant valoir habilement les services autrefois rendus par l'occultiste, Annie Besant provoqua un vote des Secrétaires de sections en faveur de la réintégration de Leadbeater. Le prestige de la grande Maîtresse était encore tel qu'elle obtint ce vote pour l'homme qu'elle couvrait. Seuls, les Secrétaires des sections allemande (Rudolf Steiner) et scandinave s'abstinrent, ce qui équivalait à un refus poli ⁽²⁶⁾.

On passa outre. Non seulement Leadbeater redevint membre de la Société, mais M^{me} Besant le prit comme collaborateur intime, constant, et indispensable. De cette collaboration on vit bientôt les fruits. D'Adyar, et sans attendre la fin de l'année 1908, la Présidente annonça au public européen l'apparition prochaine d'un nouveau Maître. Cette fois, il ne s'agissait plus de problématiques Thibétains, d'Instructeurs masqués, restant dans les coulisses. Le jeune Mahâtma existait en chair et en os ; il avait treize ans, s'appelait Krishnamurti et avait été « initié » par Leadbeater ⁽²⁷⁾. Le nom du futur instructeur n'étant pas adapté aux oreilles des barbares d'Occident, M^{me} Besant le fit appeler *Alcyone* et publia une biographie de son héros, puis des extraits de ses écrits : *Aux pieds du Maître*. Ce dernier opuscule, rédigé en fort bon anglais et dans le style de Leadbeater, à une époque où Krishnamurti jargonnait à peine quelques mots de la langue de Shakespeare, a été traduit en français. La Préface, signée d'Annie Besant, nous avertit que ces pages résument les enseignements reçus de son Maître par Alcyone et « écrit ensuite de mémoire, lentement et laborieusement », car « son anglais était beaucoup moins courant l'an dernier qu'il ne l'est actuellement ⁽²⁸⁾ ». On peut le croire !

La biographie, qui a été adaptée en français, par M. G. Revel, est parfaitement définie par M. Éd. Schuré : « Un roman-feuilleton, d'une puérité grotesque. » Je voudrais voir ce livre aux mains de quiconque, tenté de s'affilier à la Société théosophique, garder une lueur de bon sens. On nous y raconte au long les trente-deux incarnations successives d'Alcyone-Krishnamurti. Les premières remontent — depuis on a fait mieux, comme nous le verrons — au temps où l'Atlantide émergeait encore de l'Océan.

Cependant la promotion du jeune Hindou continuait. On fonda pour lui, un nouvel ordre, *l'Étoile d'Orient*, auquel tout bon théosophe fut invité à s'agréger. M^{me} Besant se fait accompagner souvent, dans ses tournées de conférences, par Alcyone. Très sage, celui-ci n'a garde de parler et se borne à tenir son sérieux, tandis que la Présidente annonce au monde étonné le nouveau Messie. Dans l'Inde les choses vont vite et un dieu de plus n'est pas pour effrayer. Lors du Convent d'Adyar, en 1911, le jeune maître de *l'Étoile d'Orient* fut adoré à genoux par une foule de théosophes, et M^{me} Besant le trouva bon : « Nul n'a douté, écrit-elle à ce propos, qu'il ne fût en ce moment en présence non seulement du jeune brahmine qu'est J. Krishnamurti, mais aussi de quelqu'un qui, pour l'instant, était le temple vivant du Très Saint ⁽²⁹⁾. »

En Europe, les choses étaient moins aisées. Pour les faciliter, après avoir habillé et coiffé Alcyone (qu'on me pardonne ces détails écœurants ; ils sont caractéristiques) selon le type de traditionnel du Christ, on christianisa sa légende et, au prix d'une impudente palinodie doublée d'un impudent blasphème, on fit pressentir clairement en Krishnamurti la réincarnation de Jésus-Christ ⁽³⁰⁾. Tant de fables ne suffisaient pas. Dans un livre récent, écrit en collaboration avec Leadbeater,

26 Un bon nombre de théosophes anglais quittèrent à ce propos la Société théosophique, entre autres, si j'en crois *The Hindu de Madras*, 28 janvier 1911, MM. Sennett et Mead, auteurs de livres hermétiques bien connus.

27 Les parents du jeune garçon ont intenté un procès en détournement de mineur, à Leadbeater et à M^{me} Besant, qui a présenté elle-même sa défense à la Cour. Je n'ai pu savoir l'issue de ce procès.

28 *Aux pieds du Maître*, par Alcyone (Krishnamurti), Paris, 1912, p. 5 et 6.

29 Cité dans la Revue théosophique française d'août 1912, p. 311 ; voir Eugène Lévy, lib. cit., p. 85

30 On peut voir les textes empruntés aux conférences données par M^{me} Besant à Londres en 1911 et 1912, cités dans Eugène Lévy, p. 87 : « Avant peu le suprême Instructeur sera de nouveau sur terre, de nouveau manifesté comme Instructeur. *Une fois de plus il ira et vivra parmi nous comme il vécut jadis en Palestine. — L'histoire se répétera-t-elle ? Les drames de la Judée, de Jérusalem, du Calvaire seront-ils joués une fois encore ?* » Pour sentir toute l'impudence de ces paroles, il faut se souvenir que, selon M^{me} Besant et Leadbeater, Jésus de Nazareth *n'a jamais existé*, qu'il est le double mythique d'un Juif né en 105 avant l'ère chrétienne, et lapidé à Lydda, Jésus ben Sotada ou ben Pandira. (Sur l'absurde légende talmudique adoptée par les théosophes on peut voir entre autres, le mémoire du savant Israélite J. Derenbourg, *Essai sur l'Histoire... de la Palestine d'après le Talmud*. Paris, 1867.) Ayant besoin d'accréditer Alcyone, M^{me} Besant et son complice supposent maintenant véritable l'histoire évangélique du Christ !

Annie Besant nous a décrit la *préhistoire lunaire* de Krishnamurti. Dans une hutte, on nous montre un homme (lunaire), sa femme et ses enfants. Autour d'eux gambade un groupe de singes « aussi fidèles que de bons chiens ». « Parmi ces singes — il faut citer ici textuellement, et nous ne leur faisons pas dire — nous reconnaissons ceux qui seront plus tard M. Leadbeater, M^{me} Besant, J. Krishnamurti et son frère Mizar. Nous pouvons leur donner leurs noms futurs afin de mieux les reconnaître, quoiqu'ils ne soient pas encore humains ⁽³¹⁾. » O Boddhi ! O Sagesse de l'Inde !

L'histoire sublunaire n'est pas moins curieuse, et nous ne sommes pas au bout des bouffonneries. Le futur Instructeur du monde, au cours de ses avatars, est identifié avec le fils de M. Fabrizio Ruspoli (théosophe italien, jadis hôte de Leadbeater en Italie, actuellement résidant dans la Loge d'Adyar), lequel était alors femme. Ceci se passe dans le désert de Gobi, près d'un lac, soixante-douze mille ans avant notre ère.

En 12800, on nous présente toute une famille où Jules César voisine avec M^{me} Annie Besant, miss Maud Sharpe et autres théosophes autorisés. Ensuite l'Instructeur devient conseiller d'un Pharaon. Il avait avant été femme, épousé Jules César, en secondes noces, exactement en 18875 avant Jésus-Christ, et M^{me} Besant, alors homme était son frère ; etc., etc.

En face de ces rebutantes fadaïses, on conçoit que bon nombre de théosophes aient refusé de « marcher ». Trop est trop. Les démissions commencèrent d'affluer à Adyar. Mais déjà la grande rupture, que le *delirium* messianique de Leadbeater et de M^{me} Besant ne fit que rendre plus irrémédiable, était en voie de s'accomplir. Toute une série d'incidents avait préparé la sécession des steineristes. Depuis cinq ans, la Présidente semblait prendre à tâche de brimer systématiquement la section allemande et son Secrétaire général.

Ainsi le Comité allemand avait exclu en 1908, pour des raisons très sérieuses, un certain Docteur Vollrath. Celui-ci avait appelé de cette décision à la Présidente, mais les torts du Docteur étaient tels que M^{me} Besant dut contresigner à regret la décision de Steiner et de ses collègues. Vollrath cependant, aigri, dissident, brouillé mortellement avec Steiner, pouvait être un bon instrument aux mains d'Adyar. On s'en aperçut quand en 1911, il fut appelé à un haut grade de l'*Étoile d'Orient*. Réclamation des sections allemandes, rappel de la confirmation donnée trois ans avant, par M^{me} Besant, de la sentence contraire au Docteur. On vit alors, contrairement à toute loyauté, mais aussi à toute habileté (car la lettre de 1908 était aux mains de Steiner, qui la publia) la Présidente déclarer qu'elle n'avait jamais souscrit au renvoi de Vollrath ! En 1911, un Congrès général devait se tenir à Gênes (on sait la diffusion de la théosophie dans certains groupes de la société italienne). À la dernière heure, par une suite d'intrigues dont je ne fatiguerai pas le lecteur, M^{me} Besant réussit à faire décommander le Congrès. Elle avait appris que Steiner comptait parler du « Christ au vingtième siècle », et ne se souciait pas de voir mettre sur le tapis la question d'Alcyone !

Les incidents se multiplient dès lors, dans le but évident de pousser Steiner à bout. Un certain Hübbe-Schleiden, chef de l'*Étoile d'Orient* en Allemagne, écrit au Secrétaire de la section allemande pour le prier d'éviter désormais l'emploi du nom *Christ* en parlant de Jésus de Nazareth. Raison : ce nom est employé par M^{me} Besant pour désigner l'Instructeur nouveau : Alcyone-Krishnamurti ⁽³²⁾.

Il manquait à cette campagne le plus ridicule de ses épisodes. Jugeant qu'elle nuirait ainsi gravement à Steiner, M^{me} Besant l'accusa formellement d'avoir été élevé par les Jésuites et de collaborer avec eux pour faire de la théosophie une secte chrétienne ! ⁽³³⁾ Il arrive, dit-on, dans certains duels, qu'un coup lancé au hasard, contre toutes les règles de l'escrime, étonne si fort l'adversaire qu'il est déconcerté et touché. Ainsi en fut-il dans le cas. Steiner, qui venait justement d'attaquer, dans ses conférences de Carlsruhe, en 1911, les méthodes et la personne des Jésuites, fut tellement étonné par cette diversion qu'il perdit quelque peu son sang-froid. Il protesta avec

31 Man ; Where-Now-Wither, 1913, p. 34. Voir dans Eugène Lévy, lib. cit., p. 114, d'autres détails aussi affligeants.

32 Cet incident est narré par Steiner lui-même dans son discours à la XI^e assemblée de la section allemande : *Mitteilungen* de mars 1913, p. 6.

33 The Theosophist, janvier 1913. Cette accusation est précédée par une charge à fond contre les Jésuites, menée dans le style et avec les arguments d'Eugène Sue.

indignation au cours du Congrès de la section allemande, en 1913. Quoi qu'il en soit, Steiner promit d'en faire bonne justice en racontant sa vie, et particulièrement sa jeunesse, dans une brochure prochaine. Ce qui n'empêcha pas d'ailleurs, les gens d'Adyar de réitérer leur calomnie.

Jusque-là, et tout en se défendant pied à pied, Steiner et les sections allemande et suisse de la Société théosophique se gardaient de faire sécession. Par cette attitude passive, la Présidente fut acculée aux décisions extrêmes : le 14 janvier 1913, dans une lettre officielle, datée d'Adyar, elle exclut en bloc, de la Société, toute la section allemande, deux mille quatre cents membres.

Ce fut un beau tapage. Lettres, mémoires, répliques, protestations, démissions. Il est permis de croire que Steiner protesta surtout pour la forme : sa liberté d'action complète lui était rendue ; son œuvre, désormais autonome, était assez forte pour subsister seule ; tout l'odieux était du côté de ses adversaires. Il devenait à la fois une victime de l'évidente mauvaise foi de M^{me} Besant et le chef, désormais incontesté, d'une théosophie indépendante, c'est-à-dire steinérienne. Presque tous les Allemands, les neuf dixièmes des Suisses lui restèrent fidèles. Leurs lettres indignées forment tout un fascicule des *Mitteilungen*, où elles voisinent avec des adresses anti-besantistes de diverses loges des autres pays. En particulier, le groupe français, dirigé par M^{me} Alice Bellecroix, MM. Éd. Schuré et Eugène Lévy, se déclara nettement pour Steiner. De même, certains groupes scandinaves, bohêmes, belges⁽³⁴⁾, hongrois, alsaciens⁽³⁵⁾, italiens, hollandais, voire anglais et hindous.

Le schisme entre les deux Sociétés (la fraction steinérienne s'intitule désormais Anthroposophie) est complet. Il serait téméraire de prédire laquelle survivra, si toutefois elles ne périssent pas toutes les deux. Actuellement, la grande majorité des théosophes anciens, si l'on excepte ceux de l'Allemagne et de la Suisse allemande, reste fidèle à la direction d'Adyar. Il y a là-dedans beaucoup de force acquise et je ne sais si M^{me} Besant gardera longtemps sa majorité. L'anthroposophie steinérienne, à travers le galimatias, parfois double du Docteur, reste en somme plus accessible à des esprits européens que le néo-bouddhisme, dont elle conserve, au surplus, les notions majeures : réincarnation et Karma. Ajoutez que M. Éd. Schuré se fait lire et que l'imagerie rosicrucienne est beaucoup moins dangereuse (j'entends en ce qui touche les constatations) que le messianisme échevelé qui sévit à Adyar. Des symboles peuvent être plus ou moins expressifs et suggestifs : il est malaisé de les prouver faux. Au lieu que le jeune Alcyone s'est montré décidément inférieur à la tâche que lui assignait M^{me} Besant : ses trente-deux existences sublunaires (sans parler des préparations simiesques, lunaires) n'ont pas préservé Krishnamurti de constituer un sérieux embarras pour ses inventeurs.

Ce que je voudrais noter en finissant ce récit, c'est que les deux Sociétés ne sont pas seulement séparées du seul fait de la rivalité de leurs chefs respectifs. Les sources principales, le symbolisme et les tendances de leur enseignement secret les divisent plus profondément encore. Les théosophes proprement dits ont seulement ajouté, au panthéiste syncrétiste, à terminologie bouddhique, jadis décrit ici-même, quelques erreurs historiques et contradictions de plus. Le messianisme aventureux prêché naguère par M^{me} Besant, et l'organisation parallèle de la maçonnique *Étoile d'Orient* surchargent, plutôt qu'ils ne le couronnent, l'édifice primitif d'Hélène Blavatsky et du colonel Olcott.

Chez les anthroposophes, l'occultisme joue un rôle plus important encore. Quant aux grandes lignes doctrinales, elles sont empruntées partiellement à l'Inde, mais surtout aux religions « mystérieuses » de l'antiquité (Égypte et Grèce) et à l'interprétation ésotérique du christianisme. Dans le prochain chapitre, j'essaierai d'exposer l'essentiel de cette seconde théosophie, qui semble, du moins en Occident, avoir un avenir plus étendu que la première. Toutes les deux, malheureusement, en satisfaisant l'imagination de quelques personnes inquiètes, en flattant chez beaucoup d'autres le goût d'exotisme, l'amour du mystère et l'orgueil d'être initié, sont au bout du

34 En particulier, la Loge anglo-belge de Bruxelles, rue Forestière (MM. L. Maquet, C. Voûte, J. P. De Jaeger, etc.), *Mitteilungen* de janvier 1913, p. 17-18.

35 Les Loges *Paulus* de Mulhouse (Marg. Simon ; C. Leonhart) ; *Gœthe-Schiller* de Strasbourg (R. Lang, Alice Pilz, Math. Reuss, etc.) ; *ibid.*, p. 9, 11.

compte à peu près également nocives. L'odeur des roses rouges du steinérisme entête et empoisonne aussi sûrement que déçoit et affole la contemplation du lotus bleu.

II. — L'ANTHROPOSOPHIE DU DOCTEUR STEINER

1. — LA FRATERNITÉ DE LA ROSE-CROIX

Au moment d'exposer brièvement les notions occultistes que le docteur Rudolf Steiner a adoptées ou adaptées, et qu'il qualifie — depuis sa brouille définitive avec M^{me} Annie Besant, — d'*anthroposophie*, il ne sera pas inutile de jeter un peu de lumière sur la Fraternité de la Rose-Croix, à laquelle prétend se rattacher le philosophe styrien. Je ne dirai pas, selon la formule obligeante, que « tout le monde sait », mais enfin bien des personnes savent que les Rose-Croix occupent, dans la hiérarchie maçonnique, un grade élevé. Quelques autres ont entendu parler des arcanes de l'initiation rosicrucienne, ou aperçu ses symboles : une croix noire, ornée soit d'une seule rose au centre, soit de sept roses rouges disposées en combinaisons diverses. Nom, grade, mystères et symboles ont leur origine dans une légende que l'on va trouver ici résumée.

« Une des plus grandes mystifications de l'histoire », c'est ainsi qu'apprécie cette légende M. H. Hermelink, dans la substantielle étude qu'il lui a consacrée ⁽³⁶⁾. Un des meilleurs connaisseurs de la franc-maçonnerie ancienne et moderne ajoute que cette mystification a servi de modèle, en bien des façons, à celle de Taxil et de ses acolytes sur Diana Vaughan ⁽³⁷⁾. Il existe pourtant cette différence entre les deux, que la première semble avoir été beaucoup plus innocente, le succès ayant immensément dépassé les prévisions et intentions de son auteur principal.

Quoi qu'il en soit, c'est en 1614 ⁽³⁸⁾, à Cassel, que parut, sans nom d'auteur, le premier ouvrage où mention explicite est faite de la Rose-Croix. La Fama Fraternitatis Rosae Crucis est une sorte de roman d'aventures, satirique et moralisant, dans lequel on nous conte l'établissement, au XIV^e siècle, par un noble allemand qui n'est pas nommé, d'une Fraternité secrète. Pensionnaire dans un couvent dès l'âge de cinq ans, le fondateur en sort pour accompagner, au cours d'un pèlerinage aux Lieux saints, un moine plus âgé. Ce dernier étant mort opportunément dans l'île de Chypre, notre héros — il a alors seize ans — pousse jusqu'à Damas, où il est instruit dans la sagesse des Arabes. Il complète son initiation durant un voyage circulaire dans le monde musulman, en Égypte d'abord, puis en Barbarie, enfin au Maroc : c'est dans ce dernier pays qu'il arrête les points principaux de sa doctrine. Dans tout l'entre-deux, du Caire à Fez, il rencontre force gens instruits, « tandis que, chez nous autres Allemands, la grande majorité des hommes n'est bonne qu'à brouter l'herbe ».

Après diverses aventures, et des essais malheureux de réforme tentés en Espagne, le « Frère Rose-Croix », revient en Allemagne, réintègre son couvent et y recrute quelques adhérents. Finalement il bâtit une maison, la « demeure du Saint-Esprit », où il enseigne aux Frères la science occulte résumée dans le *Livre du monde* qu'autrefois il a traduit à Damas. Peu à peu, la Fraternité se répand, avec des règles destinées à assurer la perpétuité et le secret de l'institution ⁽³⁹⁾. Cependant

36 Rosenkreuzer, dans la Realencyclopaedie für Prot. Theologie ³, XVII (1906), p. 150-156. — La bibliographie du sujet serait immense : Gardner, dans sa Bibliotheca Rosicruciana, Londres, 1903, mentionne six cents quatre écrits sur la question. Il faut d'ailleurs noter que c'est là une matière ingrate (comme tout ce qui touche aux sciences occultes). Les neuf dixièmes de ces ouvrages, écrits pour et par des initiés, n'ont aucune valeur historique appréciable.

37 Hermann Gruber, Rosicrucians, dans The Catholic Encyclopedia, XIII (1902), p. 194.

38 On a des indices permettant de croire que la Fama circulait, à l'état de manuscrit, dès 1610, dans certains cantons du Tyrol. Ce qui sera dit plus bas de l'auteur rend très bien compte de ce détail.

39 Voici ces règles : 1° Chaque Frère doit soigner les malades gratis ; 2° il n'y a pas d'habit particulier : chacun se vêt à la mode du pays ; tous les ans, au jour désigné, chaque Frère doit se trouver près du Maître, dans la maison du Saint-Esprit, ou motiver son absence ; 4° chacun doit se pourvoir d'un successeur convenable ; 5° les initiales R. C. servent de sceau et de ralliement ; 6° la Fraternité doit rester dissimulée durant cent ans. Voir Hermelink, *loc. laud.*, p. 151.

les Frères se dispersent par le monde, « attendant avec impatience le temps où l'Église serait réformée ». Le fondateur meurt à cent six ans. En remaniant la demeure du Saint-Esprit, on découvre, cent vingt ans après sa mort, une porte aveuglée sur laquelle éclate l'inscription : *Post CXX annos patebo*. Cette porte mène au tombeau, fort compliqué, orné de statues et inscriptions symboliques ⁽⁴⁰⁾, du « Frère Rose-Croix ».

L'anonymat fut levé dans un second écrit publié l'année suivante, par le même éditeur de Cassel, W. Wessel : *Confessio Fraternitatis R+C, Ad eruditos Europae*. C'est un doublet de la première histoire, beaucoup moins détaillé, dans lequel le ton apocalyptique et antipapal est fort accentué, décelant un auteur luthérien et un désir d'actualité plus grand. Le nom du fondateur est donné, avec sa date de naissance : Christian Rosenkreuz, né en 1378.

Favorisé par le goût de l'occultisme, alors très répandu, le double roman rosicrucien eut un succès foudroyant. Les éditions se multiplient et, avec elles, les écrits pour ou contre les principes et les règles de la fabuleuse Fraternité, qu'apologues et détracteurs tiennent également pour réelle. Parmi les champions de la R+C, se distinguent un des médecins de l'empereur Rodolphe II, Michel Maier, et l'occultiste anglais Robert Fludd. D'autres auteurs, sous couleur de justifier la Fraternité, développent dans un sens ironique et satirique les thèses rosicruciennes. De ce genre d'écrits, les plus répandus sont ceux d'un certain Frédéric Grick, qui signe son livre *Irenaeus Agnostus*, et d'un théologien protestant wurtembourgeois, Jean Valentin Andreae, qui publie à Strasbourg, dès 1916, les *Noces chimiques de Christian Rosenkreutz*.

Cependant les érudits, piqués au jeu, se mettent à la recherche de quelque authentique Frère Rose-Croix. Gassendi y perd son latin, et se fait rabrouer par Fludd pour avoir osé douter de l'existence de la fameuse Fraternité. Descartes (durant son séjour en Allemagne, 1619), n'est pas plus heureux que Gassendi. Leibniz s'applique à la même tâche avec son ordinaire et universelle curiosité : en vain. Chacun parle de la Fraternité ; personne n'a jamais vu un seul des Frères.

Peu à peu l'attention se relâche et l'intérêt se ralentit. Ça et là, quelques groupes d'occultistes s'attribuent un nom resté en déshérence. C'est seulement au XVIII^e siècle qu'un cercle de francs-maçons allemands, en quête d'ancêtres germaniques distincts des Templiers, firent revivre le nom et les symboles rosicruciens et coulèrent dans ces moules complaisants leurs propres idées humanitaristes et réformatrices. De ce cercle, les membres les plus célèbres furent le ministre prussien J. Ch. Woellner et le prince royal de Prusse, devenu roi plus tard sous le nom de Guillaume II. Ces francs-maçons « canonisèrent ainsi maçonniquement les plaisanteries de J. V. Andreae et d'Irénée Agnostus ».

Par contre-coup, l'attention des érudits fut rappelée sur la légende primitive. La *Fama Fraternitatis*, sommée de livrer son secret et d'abord attribuée à J. Tauler (!), à Luther, à J. Arndt, fut enfin restituée par G. Arnold, avec preuves à l'appui, à son véritable auteur, J. V. Andreae. La démonstration d'Arnold ne laisse pas de place à un doute sérieux. Outre que les écrits anonymes (*Fama et Confessio*) répondent parfaitement à ce que nous savons, par ses ouvrages signés, de la vaste culture, de l'esprit satirique, des opinions et des goûts d'Andreae, on retrouve dans le blason des Rose-Croix plusieurs traits qui s'appliquent le mieux du monde aux relations personnelles du théologien wurtembourgeois. Enfin nous possédons son autobiographie, où il avoue avoir écrit les « Noces chimiques de Christian Rosenkreutz », pour s'amuser — *ludibrium plane futile* — en 1602-1603, alors qu'il étudiait à Tubingue, donc une douzaine d'années avant que la *Fama* parût et que la *Confessio*, postérieure à la *Fama*, nommât Ch. Rosenkreutz... Il n'y a plus à douter du fait que ceux qui ont intérêt à le nier.

Actuellement, le vieux roman continue à fournir au syncrétisme maçonnique des symboles et des formules, dont certaines branches de la Maçonnerie universelle, en Allemagne surtout, et en Écosse font grand état. La *Fama* étant l'œuvre d'un protestant allemand désireux de promouvoir, sous le couvert de ses allégories, une réforme à l'intérieur du christianisme, on comprend que les occultistes de culture germanique et chrétienne, tels que Rudolf Steiner, s'y soient attachés de préférence. L'anthroposophie a trouvé là une terminologie, une imagerie, un jeu de symboles et un

40 Deux de ces inscriptions : *legis jugum, libertas evangeli*, ont une saveur luthérienne si marquée qu'on attribua plus tard à Luther la paternité de la *Fama*.

cérémonial d'initiation qui assurent à la doctrine un prolongement imaginaire et des attaches historiques nullement négligeables. On pourrait définir la théosophie steinérienne : un occultisme à prétentions scientifiques, à couleur chrétienne, complété par une initiation secrète dont les détails sont empruntés aux légendes rosicruciennes. Faut-il ajouter que la légende primitive s'est compliquée, modifiée et chargée d'un sens nouveau, en passant par les Loges ? Steiner l'interprète à sa façon, qui n'est pas nécessairement celle de la franc-maçonnerie classique. Mais il est temps, après ce préambule, d'en arriver à l'exposé des idées et des doctrines de notre théosophe.

2. — L'OCCULTISME STEINÉRIEN

Le maître a bien simplifié notre tâche en résumant sa doctrine dans un juste volume, récemment traduit de l'allemand, par M. Jules Sauerwein (41). Cet ouvrage peut servir de guide, à condition de ne pas oublier son but et son caractère de vulgarisation. Il ne faut pas s'attendre par conséquent, à y trouver, sous leur forme développée et originale, les idées de Steiner. Ces idées personnelles, insinuées et suggérées dans les drames théosophiques du maître (42), sont exposées didactiquement et copieusement dans de nombreuses séries de *Conférences*, divisées en cycles, et imprimées (très lisiblement d'ailleurs) à la machine à écrire (43).

Le mérite de Steiner, dans le premier de ces ouvrages, est d'avoir dégagé la doctrine occultiste des broussailles inextricables qui la défendent, plus ou moins délibérément, dans d'autres exposés. Au contraire, l'auteur a mis ici tout son art, le vulgarisateur scientifique toutes les ressources de son érudition, à traduire dans un langage accessible, et « en fonction » de la philosophie scientifique contemporaine, les arcanes de la science occulte. C'est timidement, par voie d'allusion souvent, que les mythes et les mirifiques dénominations des enseignements secrets sont utilisés et mentionnés. Paracelse a quitté son grand bonnet de nécromancien et sa robe à étoiles. Est-ce un bien ? Est-ce un mal ? Dans tous les cas, c'est une facilité pour le lecteur et aussi un piège. Car l'occultisme, même steinérien est, en réalité, beaucoup moins rationnel, râtissé et classique ; beaucoup plus bizarre, capiteux et imaginaire.

L'occultisme postule (c'est sa thèse fondamentale) l'existence d'un monde différent du monde visible et, au fond, seul réel. Ce monde caché aux sens et à l'entendement partant des données du sens, serait accessible à certaines facultés latentes en nous, que la Doctrine secrète a pour tâche d'éveiller. Objet d'expérience immédiate pour les initiés, pour les « éveillés », le monde « spirituel » — au sens défini plus haut — est l'objet de croyance et d'enseignement pour le profane et, au début, pour tous. Si quelque initiation partielle, si quelque éclair de clairvoyance se produit automatiquement chez ceux qui sont bien doués pour l'occultisme, c'est là un heureux accident, qui ne saurait dispenser de l'initiation complète et correcte.

Cette initiation, à son tour, doit commencer par un tableau du monde spirituel. Ce tableau servira singulièrement l'élève occultiste au cours de son initiation : sachant d'avance ce qu'il doit rencontrer, le disciple n'aura plus de peine à reconnaître et à nommer ses découvertes.

Partant de là, Steiner entreprend de tracer la carte des deux mondes, l'anthropologique et le cosmique, le *microcosme* et le *macrocosme* — l'homme et l'univers.

L'occultisme distingue dans l'homme sept parties intégrantes, que voici, dans l'ordre de spiritualité croissante. (Il ne faut pas perdre de vue que, toute réalité étant spirituelle, les corps mêmes, dans l'hypothèse occultiste, ne sont dits *matériels* que par comparaison. Les corps sont des

41 R. Steiner, la *Science occulte* ; tr. J. Sauerwein, Paris, 1914.

42 *Die Pforte der Einweihung* (la *Porte de l'Initiation*, mystère rosicrucien) ; *Die Prüfung der Seele* (L'épreuve de l'Âme), Berlin, 1911. Ces drames sont des sortes de « mystères » en nombreux tableaux, avec musique et scène, et rappellent assez, pour la forme et la structure, les deux *Faust* de Goethe. Depuis Steiner a publié le *Gardien du Seuil* (*Der Hüter der Schwelle*), 1912.

43 De ces Conférences (Vorträge) 21 séries étaient déjà publiées en 1913.

réalités d'ordre spirituel, mais grossière : le spirituel comporte des degrés et comme des étoffes plus ou moins subtiles ou, au contraire, épaisses ou opaques.) Sous le bénéfice de cette observation, passons en revue :

1° *Le corps physique*, agrégat d'éléments minéraux, que la mort dissout entièrement ;

2° *Le corps éthérique* ou vital, sorte d'âme végétante qui soutient l'existence, élabore, « construit » le corps physique ;

3° *Le corps astral*, émotionnel ou psychique, âme animale qui confère aux deux autres la sensibilité consciente ;

4° *Le Moi*, principe de permanence dans la vie consciente, conférant la mémoire au composé des trois corps. Ce Moi, par lequel l'homme possède une personnalité distincte, est le trait d'union entre le « corporel » et le « spirituel ». Il est, au sens propre, l'âme humaine, et sa fonction est triple : *âme de sensibilité* en tant qu'il s'unit au corps ; *âme de raison* en tant que par l'abstraction, il ouvre la vie intellectuelle ; *âme-conscience* en tant qu'il donne, de la personne humaine elle-même, une aperception immédiate.

Cette âme-conscience à son tour forme transition entre le Moi et les facultés supérieures. En elle se révèle la vraie nature — divine — de l'homme. L'intuition de cette nature fait découvrir successivement dans le Moi trois réalités de plus en plus hautes, auxquelles répondent trois fonctions travaillant en profondeur :

5° *Le Moi-spirituel*, qui conquiert et spiritualise le corps astral ;

6° *L'Esprit de vie*, qui conquiert et spiritualise le corps éthérique, nonobstant la double épaisseur de matérialité qui le recouvre ;

7° *L'Homme-Esprit*, qui achève la conquête en spiritualisant, à travers sa triple cuirasse matérielle, le corps physique lui-même.

En somme, deux organismes ternaires, l'un « corporel », l'autre activement spirituel, se répondant partie à partie, et réunis entre eux par le Moi, principe individuel, virtuellement triple, nœud vital, gond du composé humain, voilà comment l'occultisme conçoit le microcosme ⁽⁴⁴⁾.

Quelle est *la destinée* de ce petit monde humain ?

Au moment de l'évolution actuellement atteint, elle consiste dans une série de morts partielles suivies de renaissances. Le faisceau d'activités qui constitue l'homme se relâche, se dénoue : le corps physique est d'abord, et complètement, dissous. Les corps éthérique et astral fournissent au Moi des éléments qui permettront à ce dernier, après un séjour parmi des esprits tout à fait incorporels, de s'engourdir, de s'endormir, de s'épaissir et de franchir à nouveau, en sens inverse, les étapes d'une réincarnation : de là une seconde, une troisième, une n^{ième} vie humaine, dans des conditions prédéterminées par le Karma de la vie précédente, c'est-à-dire par l'ensemble des responsabilités morales physiquement imprimées et, pour ainsi dire, emmagasinées dans son Moi et l'amenant à renaître dans telle ou telle existence.

La destinée humaine individuelle n'est elle même que l'image et le raccourci de la grande évolution cosmique, hors de laquelle on ne saurait la comprendre ni même lui trouver un sens plausible. Cette évolution, telle qu'après ses prédécesseurs et maîtres en occultisme, le docteur Steiner nous la décrit, est plus facile à admirer qu'à résumer. C'est une suite de vues d'imagination, à

44 Steiner prend soin de faire coïncider cette terminologie avec celle de la théosophie hindouiste. Il faut observer que, là comme souvent ailleurs, les occultistes tiennent compte de certains faits réels, et se contentent parfois de donner des noms aux fonctions et aux éléments du composé humain. La différence profonde entre la psychologie classique et la leur ne provient pas de là, mais de la conception générale constamment supposée par eux — qui est celle d'un monisme spiritualiste, provisoirement engagé dans la pluralité et une certaine matérialité, d'où il finira par émerger.

la fois fluentes et grandioses, une cosmogonie délirante où les allusions scientifiques, semées ça et là, font l'effet d'armes véritables égarées parmi les accessoires d'un théâtre populaire.

Au début, le spirituel seul existe : l'histoire de l'univers est celle de la condensation de l'esprit en matière plus ou moins épaisse et dense, donnant lieu à des êtres multiples, divers, marchant, à travers des milieux en évolution et des avatars successifs, vers l'unification finale dans l'esprit pur. Voilà le thème.

Pour le développer, l'occultisme se met au point de vue exclusif de notre monde solaire actuel, qui forme un vaste organisme clos, une sorte d'animal immense, se rétractant, s'étendant, pourvu de centre de condensation par lesquels s'exercent sur la masse les influences dominantes. Ces centres d'influence, qui portent le nom de nos planètes, ne sont donc pas identiques aux astres présentement appelés Saturne, Vénus, la Terre, etc. Leur nom désigne la manière d'être, les propriétés d'une portion déterminée de notre Cosmos. La Terre actuelle a été à son heure, Saturne, Soleil, Lune, c'est-à-dire qu'elle a passé par les phases saturnienne, solaire, lunaire ; elle reste soumise à d'autres foyers d'influence qui sont, par excellence, et à ce moment-ci de l'évolution, Saturne, Soleil, Lune, Jupiter, Vénus, Mars, etc. Ces centres, où prédomine tel ou tel élément, agissent sur notre Terre par des Esprits qui résident en eux.

Quelques-uns des Esprits supérieurs, où se résument la force et le rayonnement d'un centre donné, ont des noms. Le plus grand des Esprits lunaires est Lucifer ; le plus grand des Esprits solaires est le Christ. Il y a d'autres groupes spirituels, saturniens, vénusiens, vulcaniens, etc. Ces groupes, appelés en langue occultiste : Esprits de la personnalité, Esprit du Feu, Fils de la Vie, etc. portent aussi des noms empruntés aux traditions juive et chrétienne : Archées, Éons, Archanges, Séraphins, etc.

Notre monde en est actuellement à sa quatrième phase, la terrestre. Suivront des phases jupitérienne, vénusienne, vulcanique. Steiner voit ces dernières aussi distinctement et les décrit aussi éloquemment que les autres. Ne regardons pas si loin : contentons-nous du présent.

Préparée par des phases saturnienne, solaire et lunaire, touchant lesquelles on nous donne des détails aussi copieux qu'affligeants, la phase terrestre s'est annoncée par une sorte d'entracte. « Il faudrait — nous assure-t-on, et pour mon compte, je le crois volontiers — un être doué de facultés infiniment plus hautes pour contempler les activités spirituelles de cet entracte cosmique ⁽⁴⁵⁾. »

Au sortir de cette période obscure, ce qui va devenir l'homme est un être doué d'organes divers que les Esprits lui ont constitués par voie d'évocation, d'opposition ou de correction, au cours des âges précédents. Les deux premiers corps, le physique et l'animique, sont là ; mais il reste du travail pour les Esprits, car ces corps sont environnés de matière astrale, formant « carapace ». Ajoutez que le globe astral qu'est alors la Terre a, dans son centre, « une forme ignée... parcourue en tout sens par les effluves des différentes entités intéressées à l'évolution terrestre... Flux et reflux de forces qui pénètrent dans le globe de feu pour en ressortir ensuite. ⁽⁴⁶⁾ » Que vont devenir, au milieu de tout cela, « les êtres destinés à devenir les hommes actuels » ? Vont-ils être consumés ? — Rassurez-vous ; ce sont eux « qui participent le moins à ces plongées au sein du globe igné. Ils demeurent dans les régions moins denses, où ils sont couvés par des entités spirituelles ». Ce n'est pas à dire qu'ils ne soient pas mis à rude école :

Veut-on se faire une image à la fois sensible et suprasensible de la condition humaine au début de la période terrestre, il faut se représenter une forme astrale ovoïde, entourée à sa base d'un godet, comme un gland. La substance de ce godet n'est que chaleur et feu. Cette enveloppe de vibrations caloriques a non seulement pour effet d'allumer la vie dans l'être humain, mais encore d'opérer une transformation de son corps astral. ⁽⁴⁷⁾.

Bref, avec l'aide des Esprits de la Personnalité et des Archanges, dont l'homme perçoit les vibrations en effluves sonores, moyennant une nouvelle condensation, deux périodes alternantes, l'intervention d'Esprits variés, l'élimination d'une influence lunaire, pétrifiante et durcissante à l'excès, l'homme fut enfin constitué. Tous les organismes préliminaires ne franchirent pas cependant l'étape : il y eut

45 *La Science occulte*, p. 181

46 *La Science occulte*, p.183

47 *Ibid.* p. 184

un déchet, qui devint le règne minéral actuel. Il eut des lourdauds, trop épais, qui s'arrêtèrent au niveau bestial. Il y eut des arriérés qui « durent adopter un autre genre d'existence », et furent « en quelque sorte déportés » sur la planète Jupiter... D'autres fort massifs, allèrent coloniser Mars.

Nos terriens eux-mêmes eurent bien à faire, soumis qu'ils restèrent à des influences spirituelles en concours, et souvent en conflit. Influences lunaires (lucifériennes), solaires (christiques), jupitériennes, etc.. Chacune de ces influences agit sur l'humanité, pour heur ou malheur. « La liberté est due à l'influence luciférienne. » De là, dans l'humanité, des divisions, des classes, des perversions aussi, d'autant plus sensibles que l'organisme, encore tendre et malléable, « se développait alors selon des lois qui nous apparaîtraient maintenant comme fabuleuses ». Passons sur la préhistoire, l'Atlantide et sa catastrophe, la constitution par les Esprits des diverses planètes, d'écoles d'initiés représentant leur influence respective. Postérieurement, nous voyons se dérouler sous nos yeux, brossé avec la fougue d'un homme que les faits embarrassent peu, le tableau des civilisations indienne, pré-iranienne, égyptienne, hellénique, israélite. Aux Instructeurs innomés formés par le grand Initié christique succèdent Zarathoustra, Hermès (!), Pythagore et Moïse. Enfin, « avec le Christ, parut sur Terre le grand Être solaire lui-même,... car dans l'homme qui porte le nom de Christ a vécu le grand Être solaire d'où chaque Moi humain est issu ⁽⁴⁸⁾ ».

Après le Christ, entre les quatrième et sixième siècles, s'établit, au moyen des Barbares, la culture germanique, sur laquelle nous vivons encore, en attendant mieux ⁽⁴⁹⁾ : toutes ces mythologies que Wagner a popularisées, seraient issues d'Atlantéens, rescapés de la grande catastrophe où sombra l'Atlantide... *Damnosa hereditas*.

3. — LA DOUBLE INITIATION

L'extraordinaire roman que je viens de résumer n'est pas dans la doctrine steinerienne, un objet de foi à admettre sur la parole d'un initié. Tout cela est censé pouvoir, moyennant une formation appropriée, devenir un objet d'expérience immédiate, d'évidence directe.

Manifestement, il sera plus évident à un débutant de s'orienter dans cet énorme chaos si on lui fournit un fil conducteur. Le disciple, même et surtout s'il ne distingue pas grand'chose, fera un large crédit à son instructeur : « la nuit, tous les chats sont gris ». On prêtera donc docilement, aux larves entrevues, les noms, propriétés et particularités classiques.

Toutefois il importe de rester ici dans l'hypothèse, ou la gageure, steinerienne. Elle est que ces « réalités » spirituelles peuvent devenir évidentes à tout homme convenablement initié. — En quoi consiste cette initiation ⁽⁵⁰⁾ ?

Elle comprend deux phases. La première est toute de préparation et consiste à informer intellectuellement le disciple, et aussi à dérouiller, à assouplir, à accorder l'instrument humain ; à éveiller en lui les organes de la connaissance nouvelle. La seconde phase, proprement initiatique, comporte des cérémonies et des enseignements qui ne sont pas offerts à tous, mais accessibles aux seuls élus.

Initiation préparatoire. — En même temps que l'exposé systématique de la doctrine occulte lui est servi à dose variable, le postulant est invité à pratiquer une série d'exercices apparentés, d'une part, aux exercices ascétiques en usage dans toutes les écoles de formation spirituelle, d'autre part

48 La Science occulte, p. 249. — On remarquera le panthéisme foncier de ces formules. Il n'est dépassé en crudité que par cette interprétation sacrilège de la parole divine, figurant à la même page : « Le Moi et le Père sont un. »

49 Une élève de Steiner a développé la thèse dans un ouvrage spécial, *Die germanischen Heldensagen als Entwicklungsgeschichte des Rasse*, von Elise Wolfram ; Leipzig

50 Steiner s'est expliqué publiquement là-dessus, non seulement dans la *Science occulte*, mais dans son opuscule sur la connaissance des mondes supérieurs : *Wie erlangt man Erkenntnisse der höheren Welten ?* traduit en français, dès 1909, par M. J. Sauerwein, et complété depuis par divers mémoires ou « Méditations ». Tous ces ouvrages, mis dans le commerce, concernent exclusivement l'initiation première, préparatoire, exotérique.

au régime d'entraînement propre aux religions de l'Inde et qu'on appelle, d'un nom générique, le *yôga*.

Pour comprendre la marche de ces exercices, il faut se rappeler que l'homme possède (d'après les maîtres occultistes) à l'état embryonnaire et latent, des organes de clairvoyance supérieure, enracinés dans le corps astral. Par eux, nous avons accès à un monde nouveau, dans lequel nous prenons conscience de nous-mêmes, comme d'un Moi également nouveau. À cause de la forme sous laquelle ils se présentent à l'œil de l'initié, ces organes sont appelés « fleurs de lotus ». Une de ces fleurs, à deux pétales, est localisée entre les deux sourcils ; une autre, à seize pétales, dans le creux de la gorge ; une autre à douze pétales, près du cœur, etc. Les exercices steinériens sont destinés à rendre l'homme conscient de la possession de ces organes, puis à l'introduire, par leur moyen, dans le monde invisible auquel ils sont proportionnés.

Il s'agit d'abord de conquérir une véritable maîtrise intérieure. Maîtrise de l'*imagination* par voie de fixation sur un symbole de plus en plus complexe : généralement la croix rosicrucienne sert d'exemple. — Maîtrise de la *pensée* par voie de concentration. Durant un temps donné (cinq minutes au début) on arrête son esprit, sans interruption ni distraction, sur une idée que l'on suit, qu'on creuse, qu'on retourne dans tous les sens jusqu'à l'épuiser. — Maîtrise de la *volonté*, par voie d'activité volontaire, réglée et précise. On détermine des actes non indispensables, banals si l'on veut, mais impliquant un certain effort : arroser une plante, faire tant de points de broderie (il n'y a guère d'élèves sérieux que des femmes), etc. L'essentiel est d'accomplir ces actes régulièrement, à l'heure dite. — Maîtrise des *sentiments*, par voie d'égalité d'âme, d'équilibre et même d'impassibilité. On s'entraîne peu à peu à dominer, partiellement d'abord, puis entièrement, l'expression de ses sentiments, qu'ils soient tristes ou joyeux.

À ces exercices succèdent ou plutôt se mêlent des efforts qui vont préparer, d'une façon plus directe, l'instrument humain, aux révélations de l'occultisme. Exercice de positivité : il consiste à discerner, partout et en tout, le côté positif, donc bon, des choses et des circonstances. L'exemple typique est celui-ci : Jésus accompagné de ses apôtres, rencontra un chien mort. Les apôtres s'écrièrent : « comme l'odeur de cette bête est puante ! » Mais il leur répartit : « Comme ses dents sont blanches ! » Morale : il faut s'habituer à voir le bien partout où il se trouve (⁵¹).

Exercice de *crédulité* ou de foi : s'habituer à l'extraordinaire, à l'imprévu, à l'inouï ; ne pas tracer au possible des cadres trop étroits, mais penser au contraire que bien des choses qui nous paraissent invraisemblables peuvent arriver. Combattre l'esprit critique trop développé. Exemple : ne pas regarder comme saugrenue la nouvelle d'après laquelle le clocher de mon village se serait complètement penché, sans tomber pour autant.

Ces divers exercices, encore qu'on puisse en abuser et que les exemples choisis joignent la trivialité à l'invraisemblance, sont en somme assez inoffensifs et peuvent même, du moins les premiers, se présenter comme d'utiles préliminaires à une formation intérieure. Aussi n'ont-ils dans leur fonds, rien de typiquement steinérien.

Nous entrons sur le terrain occultiste quand on nous apprend que chacun d'eux, pour être efficace, doit se prolonger et s'achever par une action directe sur les organes spirituels latents, sur les « fleurs de lotus ». La force psychique concentrée au moyen des exercices décrits est en effet assimilée par les occultistes à un fluide, à une eau, à un potentiel qu'un vouloir énergique peut canaliser, refouler ou promener dans l'organisme humain.

Par exemple, après s'être établi dans une atmosphère de paix intérieure, de sérénité, de douceur apaisée, on la fera refluer dans son cœur et, de là, on la dirigera sur le cerveau pour la décharger ensuite, comme un flot puissant et doux, jusqu'aux organes les plus éloignés, jusqu'aux « fleurs de lotus » les plus excentriques. On inondera, on « douchera » ainsi tout son être de manière

51 Cette inepte légende, qui revient dans tous les manuels steinériens, n'y est accompagnée d'aucune référence, que je sache. En réalité, c'est une légende musulmane, et elle figure dans le mystique persan Al Gazali, *Renouveau des Sciences religieuses*, III, 108, où elle est attribuée à « Malik, fils de Dinar ». Voir J. H. Ropes, *Agrapha from Mohammedan Sources*, dans J. Hastings, *Dictionary of the Bible*, V. p. 351.

harmonieuse.

Ou encore, après l'exercice de *positivité*, on se laissera envahir par un sentiment foncier d'unité avec tout ce qui nous entoure, on se fondra, on se baignera dans le milieu naturel, on aspirera par tous ses pores cette force diffuse, infinie. Après s'en être imprégnée, on la concentrera dans les yeux et, de là, par la fleur à deux pétales, on la répandra en courant sympathique sur les choses et les hommes.

Le soir, au moment de s'endormir, on se dira : « Je suis plongé dans une mer lumineuse, traversée de courants tièdes, irisés et splendides. Un de ces courants va envahir mon cœur et l'emplir » On tâchera de le sentir et de s'y abîmer. Pour finir, on murmurerà (les paroles allemandes sont plus harmonieuses) :

Dans les purs rayons de lumière
Brille la divinité du monde,
En elle, je me repose ;
Je me retrouverai moi-même
Dans la divinité du monde ⁽⁵²⁾.

On laissera ces paroles résonner en soi et hors de soi.

Le matin, au réveil, on se replongera dans le milieu désirable en reprenant les mêmes paroles, mais à l'envers. Suivra une « douche spirituelle » complète. Après avoir fait dans sa tête le vide aussi hermétique que possible, quand on aura le sentiment d'être comme une outre vide, on sentira le courant lumineux entrer par la racine du nez, entre les sourcils (première fleur de lotus). Ce courant pénétrera en nous tandis que les paroles résonneront : « La lumière du monde en moi ! » Cinq minutes pour cet exercice. Ensuite, on se concentrera dans son cœur, n'ayant plus de vie que là, et peu à peu, on sentira une sorte de flamme s'y allumer, tandis qu'on savourera ces paroles : « La chaleur du monde à travers moi. » Cinq minutes également. Alors, on se concentrera dans tout le corps, la tête exceptée ; on sentira une force de volonté s'accumuler peu à peu au centre du corps et on la fera sortir par là (quatrième fleur de lotus), en entendant ces paroles résonner : « La force du monde hors de moi ! »

Ce travail est facilité pour l'« élève ésotérique » — c'est le nom qu'on donne à tout disciple sérieux — par un régime végétarien autant que possible. Diverses recommandations minutieuses, sur la façon d'expirer et d'inspirer, etc., complètent ce petit manuel hallucinatoire.

La préparation, si elle a été bien conduite, doit mener le disciple à l'illumination : les organes spirituels, dégagés et peu à peu évolués, le mettront en rapport avec les réalités invisibles, et la période de clairvoyance commencera. À la connaissance par oui-dire, et toute imaginative, du monde supra-sensible, se joindra une connaissance nouvelle, par inspiration, qui mettra en mesure d'interpréter ce monde. Dans cette nouvelle tâche, l'homme rencontrera sans doute des obstacles : la première chose qu'il verra, le premier objet de clairvoyance, c'est lui-même, son *double* spirituel. Cette vue n'est nullement égayante et, sans entraînement, assure le docteur Steiner, nous n'arriverions pas à la supporter. À l'état de sommeil spirituel, de non clairvoyance — c'est l'état de tous les non-initiés — notre double non seulement n'est pas visible dans sa réalité, mais au contraire fait écran, masque tout le monde occulte, dont il garde ainsi le seuil. De là le nom de « Gardien du seuil », qu'on lui donne : c'est par lui qu'il faut commencer, en écartant le sentiment de honte, et aussi de prudence, qui nous détourne de le regarder et de le voir tel qu'il est. Une fois familiarisé avec lui, nous pénétrerons plus avant et, après avoir bridé les forces obscures et perverses introduites en nous par l'Esprit Ahriman, sous l'influence (partiellement bienfaisante d'ailleurs) de Lucifer, nous avancerons dans le monde invisible. À l'entrée des arcanes supérieurs, nous

52 Ce petit couplet panthéiste n'est qu'un spécimen. Dans l'*Almanach du Moi* pour l'an 1879 (=1912-1913) : l'ère théosophique commence en l'an 34 de notre ère), on en trouvera beaucoup d'autres, accompagnés de synchronismes variés et d'illustrations dont on peut dire qu'elles sont justes à la hauteur des poésies : *Kalender...des Ich Geburt*. Berlin, 1912.

rencontrerons un nouveau « Gardien du seuil », lequel n'est autre que le grand Esprit solaire, intervenu si heureusement dans l'évolution cosmique et humaine, sous le nom de Christ.

À partir de là, l'initié pourra se retrouver et se sentir chez lui dans le monde spirituel.

Initiation rosicrucienne. — Cet itinéraire compliqué est décrit, dans les livres de Steiner, sans allusion à une autre initiation cérémonielle, accompagnée de rites et défendue par la discipline du secret. Dans la première, l'instructeur n'apparaît que comme un conseiller, un guide sage, avertissant des écueils et dirigeant l'inexpérience du débutant. Dans la seconde étape, il est vraiment celui qui ouvre un monde nouveau.

Cette initiation, qui est proposée individuellement aux « élèves ésotériques » distingués par leur zèle occultiste et leur discrétion, n'est pas très originale dans son imagerie et ses formules. Sans prétendre décider si, et dans quelle mesure, le docteur Steiner appartient à la Maçonnerie rosicrucienne, il faut constater que l'initiation qu'il confère ressemble comme une sœur à celle des Loges maçonniques, au moins dans son dessin général et ses formes.

Voici comment s'accomplit cette initiation pour le premier grade. Quelle suite est donnée à ce début, c'est ce qu'un steinérien pleinement formé pourrait seul nous dire. Bornons-nous en attendant, à la description des rites introduisant à la dignité d'apprenti Rose-Croix.

C'est à Munich, centre futur de l'occultisme mondial, que se tient chaque année en été, le convent anthroposophique. Il comporte d'abord pour tous les élèves ésotériques qui veulent bien payer leurs places, un cycle de représentations, où les pièces de Steiner succèdent aux drames ésotériques de M. Édouard Schuré. Jusqu'à ces dernières années, les initiés ne possédant pas encore de théâtre à eux — le théâtre aura sa place dans l'ensemble imposant de monuments projetés, qui doit sous peu servir de centre à l'occultisme steinérien — on louait une salle de spectacle dans la ville. Mais dès à présent, les acteurs et les figurants, professionnels de la scène ou amateurs, sont exclusivement choisis parmi les initiés ; les décors, le mobilier, le luminaire et jusqu'aux ballets sont réduits « à l'ordonnance » et minutieusement réglés : sièges triangulaires, rochers cubiques, lustres symboliques. À ces représentations s'ajoute un cycle de conférences donné par l'infatigable Steiner ; tout cela est semi-public et, en somme, aisément accessible. Il n'en va pas de même de l'initiation proprement dite. Le grand instructeur la confère — ou la conférait jusqu'à ces derniers temps — dans l'immeuble mis à sa disposition par une dame de l'aristocratie bavaroise, la comtesse Pauline Kalckreuth (Adalbertstrasse, 55, III).

La veille, le postulant a dû signer un papier reconnaissant Rudolf Steiner pour grand-maître de l'Ordre rosicrucien. Cette déclaration porte également l'obligation du secret absolu, sous peine de voir « son âme errer à jamais, sans guide, durant les éternités » — perspective assurément peu réconfortante. Le jour de l'initiation, il y a réunion dans une salle haute de la maison : silence, recueillement, mystère. On fait ensuite descendre le futur apprenti au rez-de-chaussée, où règne une obscurité profonde, et on le confie à un guide qui lui bande les yeux, après l'avoir dépouillé de tout objet en métal dont il était porteur. La procession s'organise : coups de maillet à la porte du Temple (le tout selon le cérémonial bien connu des Loges). Ces rites et formules maçonniques sont seulement expliqués dans le sens anthroposophique : par exemple, l'épreuve classique des trois tours accomplis dans les ténèbres (⁵³) est censée représenter les errements de l'humanité aux époques lémurienne, atlantéenne, et post-atlantéenne, du monde.

Au postulant, après l'avoir fait asseoir, on enlève enfin son bandeau. Steiner, en rouge, accompagné de deux acolytes féminins pourvus d'étoles, présente une tête de mort et fait prononcer un serment sur l'Évangile de saint Jean. La cérémonie se poursuit désormais dans une clarté relative, aube du plein jour de l'initiation. Le futur apprenti se trouve revêtu du tablier maçonnique ; à son cou pendent la truelle et le triangle. La salle est tendue de draperies de deuil : trois cierges, fichés sur trois cubes, y jettent une lueur avare : devant chacune de ces colonnes cubiques un desservant,

53 Ce triple voyage, qui se trouve, sous des formes diverses, dans toutes les initiations maçonniques, où on lui donne des explications plus ou moins saugrenues, est un emprunt — dégradé, vulgarisé, incompris, dépouillé de son sens original, mais certain — au cérémonial des mystères antiques, spécialement de ceux d'Isis.

homme ou femme, se tient debout, dans une sorte de chasuble. Devant un quatrième autel, sur lequel repose un calice et la croix rosicrucienne, rutilante en costume écarlate le docteur Steiner. Le culte se poursuit avec lenteur : les cierges sont successivement éteints et rallumés, tandis que les gestes rituels, les invocations aux Puissances occultes, se multiplient, dans un décor apocalyptique, où les deux épées, les points cardinaux et les sceaux jouent un rôle considérable ⁽⁵⁴⁾. Quête. Cependant, le futur initié est mis au courant des signes, attouchements, mots de passe, etc. On lui révèle le nom sacré (*Yakin*), qu'il doit balbutier, n'étant pas encore admis à le prononcer ⁽⁵⁵⁾.

Steiner débarrassé de son manteau, prononce, en aube, une sorte d'homélie sur la légende d'Hiram, expliquée ici, comme de juste, dans le sens théosophique. Hiram est le Moi supérieur qu'il faut délivrer, la Reine de Saba représente les Constellations qui doivent s'unir au Moi évolué, etc. Après un entracte, seconde homélie sur les symboles maçonniques du Triangle, de l'Œil, etc., également annexés par l'anthroposophie. On abat enfin les draperies noires sous lesquelles apparaissent des tentures rouges. La lumière ruisselle, on est « apprenti » Rose-Croix.

Il n'y a pas à dissimuler que ces premiers pas sont peu intéressants, et ne font guère que reprendre, sous un angle spécial, les rites ordinaires et trop connus de l'initiation maçonnique. Il serait beaucoup plus curieux de suivre l'initiation steinerienne à la maîtrise, et aux grades supérieurs rosicruciens. Mais là-dessus je reste, comme tous les profanes, réduit aux conjectures.

4. — ANTHROPOLOGIE ET CHRISTIANISME

La question posée par ces mots peut paraître oiseuse, pour ne rien dire de plus. « Quel convention entre le Christ et Bélial ? » Quel rapport possible, pour un chrétien de bon sens et de bonne foi, entre sa religion et le monstrueux amalgame astrologique, mythologique et maçonnique, sommairement analysé plus haut ?

C'est un fait pourtant que nombre de théosophes steineriens, parmi les plus en vue, sont des chrétiens — et parfois des catholiques — et que plusieurs prétendent rester tels, vont à la messe, et communient ⁽⁵⁶⁾. C'est un fait encore qu'en France au moins les recruteurs de l'anthroposophie s'efforcent d'endormir les susceptibilités légitimes des croyants, et insistent à temps et à contre-temps sur le caractère « chrétien » de la doctrine steinerienne. Plusieurs affirment qu'ils ont, par celle-ci, retrouvé la foi au Christ. Il ne convient pas d'entrer ici sur le détail, s'agissant de personnes vivantes. Des trois seules qui soit permis de nommer, parce qu'elles sont les têtes officielles du steinerisme en France, MM. le docteur Eugène Lévy et Édouard Schuré sont assez connus par leurs ouvrages : le premier est israélite, le second est un alsacien protestant, si je ne me trompe, sur le « christianisme » duquel il ne saurait en tout cas y avoir d'illusion. Il s'est expliqué là-dessus à vingt

54 La partie fixe de ce décor est décrite, quant aux parties principales, colonnes et sceaux, dans l'opuscule de R. Steiner, *Bilder occulter Siegel und Säulen*, Berlin, 1907. Cet appareil d'un caractère artistique médiocre, a été dessiné, les sceaux par M^{lle} Cl. Rettig, les colonnes par Karl Stahl, et inauguré au Congrès de la Fédération des sections européennes de la Société théosophique, à Munich, 18-21 mai 1907. Les frais généraux réclamés pour une initiation d'apprenti, montent à 150 marks environ.

55 Jachin et Boaz étaient les noms inscrits sur les deux colonnes les plus ornées du temple de Salomon : III (I) Reg., VII, 21. Ces noms, associés qu'ils sont à celui d'Hiram, ont joué et jouent encore, un rôle considérable dans toutes les sectes occultistes, et en particulier dans la **franc-maçonnerie** de tous les rites. Leur signification primitive reste obscure et prête d'autant plus aux gloses ésotériques. Les critiques ont essayé de donner à ces noms, pris séparément ou en conjonction, un sens plausible ; d'aucuns ont modifié dans ce but la vocalisation admise. Les versions les plus anciennes témoignent, par leur incertitude, qu'aucun sens ne s'était imposé à leur époque. L'interprétation littérale : « il établit », et : « en lui force », s'applique d'après la tradition rabbinique, au peuple d'Israël. Renan vocalise le premier nom *Jakoun* et lit, à l'optatif : *Stet in robore...* La plupart des érudits contemporains voient dans ces mots des noms propres dont le sens nous échappe : c'est l'opinion découragée de R. Kittel, un des meilleurs spécialistes en archéologie hébraïque.

56 Il y a des Loges steineriennes dédiées à saint Jean l'évangéliste (Berne), à Dante (Dresde), à saint François d'Assise (Malsch en Bade et Bruxelles), à saint Paul (Mulhouse), à saint Marc (New-York), etc. Voir les *Mitteilungen* de janvier 1913, p.26, 27.

reprises ⁽⁵⁷⁾. Il est moins aisé de se faire une opinion sur la religion de M^{me} Alice Belloc et c'est dommage car la prédominance de l'élément féminin dans la théosophie assure à cette initiée une influence considérable. Elle n'a pas publié, que je sache, de livre signé. Dans l'homélie-programme qu'elle a prononcée pour l'ouverture à Paris d'une Loge steinerienne, elle s'attache surtout à montrer la concordance de l'enseignement catholique avec celui de son maître : une série de textes parallèles, empruntés successivement à Steiner et à un évêque français bien connu, est destinée à étayer cette thèse fantaisiste.

Ces faits autorisent à poser la question soulevée ici, de l'incompatibilité radicale entre l'anthroposophie et le christianisme.

Plus qu'aucune comparaison de détail, le résumé donné plus haut répond à cette question. Toutefois on ne perdra rien à préciser quelques points fondamentaux sur lesquels les deux doctrines s'opposent contradictoirement, comme le oui et le non.

C'est un dogme défini que Dieu est « en fait et par essence, distinct du monde », y compris le monde humain. Le concile œcuménique du Vatican a prononcé l'anathème contre quiconque soutiendrait le contraire ⁽⁵⁸⁾. Or l'enseignement de Steiner, nettement panthéiste, donne à ce dogme le démenti le plus cru :

Les confessions religieuses qui ont maintenu leur lien avec l'occultisme appellent le Moi « le nom inexprimable de Dieu », locution qui interprète notre pensée même... Le Dieu qui habite dans l'homme se révèle quand l'âme se reconnaît comme Moi... On pourrait aisément se méprendre sur notre pensée et croire que l'occultisme considère le Moi comme « un » avec Dieu. [Or] il ne dit pas que ce Moi est Dieu, mais *qu'il est de même essence que Dieu*. Prétend-on que la goutte d'eau échappée de l'océan soit l'océan même, quand on se dit qu'elle est un composé de même substance que l'océan ? Si on veut employer une comparaison, on dira que *le Moi est à Dieu dans le même rapport que la goutte d'eau et l'océan*. L'homme peut trouver en lui un élément divin parce que la racine même de son être est venue du divin ⁽⁵⁹⁾.

En d'autres termes, l'occultisme répudie le panthéisme subjectiviste, qui identifierait le Moi avec le divin total ; il professe ouvertement le panthéisme émanatiste, qui fait du Moi une parcelle du divin, consubstantielle à sa source. Or cette doctrine, regardée toujours comme exécration dans l'Église (elle ruine en effet, par la base les mystères de l'Incarnation et de la Rédemption, entre autres), est devenue une hérésie formelle depuis le concile du Vatican.

Nous tenons encore pour articles de foi que Jésus de Nazareth, personne unique substansant en deux natures, « Dieu de Dieu, lumière de lumière, vrai Dieu de vrai Dieu » s'est incarné une seule fois, par l'opération du Saint-Esprit, dans le sein de la Vierge Marie, a souffert, est mort, est ressuscité des morts... Or, d'après Steiner, le « Christ » est un grand Esprit solaire, grand non par le fait d'une différence essentielle entre sa substance et la nôtre, mais parce que cette substance, divine en nous comme en lui, est pleinement et exemplairement développée en lui.

Quant à Jésus de Nazareth, l'enseignement occultiste se réduit, en ce qui nous concerne, à ces trois thèses : 1° Les documents historiques, y compris les évangiles, ne nous apprennent *rien* de certain sur Jésus : l'opinion, d'après laquelle le christianisme entier serait fondé sur un mythe, est, du point de vue critique, fort acceptable ; 2° peu importe d'ailleurs, car c'est le Christ idéal, l'Homme

57 Par exemple, dans ses Grands Initiés, mais récemment encore dans l'introduction qu'il a donné au livre de Steiner sur le Christianisme comme fait mystique. Après avoir fait profession enthousiaste de modernisme, et essayé de concilier l'occultisme bouddhique de la théosophie besantiste avec l'occultisme « chrétien » de Steiner, M. Schuré ajoute, entendant résumer par là, l'ouvrage de Steiner : « Un fervent de l'Église romaine, soupçonnant d'hérésie [un occultiste, ami de M. Schuré] le somma de déclarer s'il était catholique ou non. Alexandre Saint-Yves répondit par deux beaux articles publiés dans le *Journal des Débats*. Le dernier se terminait par ses mots : *Je suis catholique, oui, c'est-à-dire universel, mais catholique jusqu'à l'Himalaya* [lisez : jusqu'à l'absorption de n'importe quelle doctrine ou opinion ayant l'heur de m'agréer ; jusqu'au rejet de tout dogme qui me déplairait]. » Voir le *Mystère chrétien et les Mystères antiques*, Paris, 1908, p. 53, 54.

58 Const. Concilii Vaticani, Sess. III, cap. 1, et can. 3: *Enchiridion* de Denzinger-Bannwart, nn. 1782, 1803.

59 *La Science de l'occulte*, p. 42, 43. Voir d'autres formules tout aussi nettes, dans le même ouvrage, p. 105, 249, etc. J'ai vérifié l'exactitude de la traduction sur l'original allemand. C'est moi qui souligne.

libéré des Puissances de ténèbres, l'Homme ressuscité et divinisé, qui est le véritable Christ. Ce Christ véritable, les sectateurs de Dionysos et de Mithra sauront le retrouver dans les évangiles, correctement interprétés ; 3° la science occulte suppléant à l'histoire défailante, nous apprend qu'il faut dédoubler le personnage de Jésus, distinguer *deux* Jésus, dont les divers corps et âmes doivent originairement rapportés à Adam, Moïse, Hermès, Zarathoustra et au Bouddha.

Si un chrétien peut concilier ces thèses avec les dogmes fondamentaux de sa religion, alors, mais seulement alors, il pourra, restant chrétien, adhérer à la doctrine steinerienne.

Des thèses énoncées ci-dessus, les deux premières sont exposées au long dans la conférence publique donnée par Steiner à Karlsruhe le 4 octobre 1911 ⁽⁶⁰⁾.

Pour comprendre celle-ci, on doit rappeler que le protagoniste de l'extravagante hypothèse qui ne voit dans le Christ qu'un *mythe*, une entité littéraire, un nom autour duquel seraient venu cristalliser des traits héroïques et légendaires préexistants — Arthur Drews, est professeur à l'École technique de Karlsruhe. Son trop fameux pamphlet, *Die Christusmythe*, paru en 1905, continuait d'agiter les esprits en Allemagne, et particulièrement dans la ville où enseignait Drews, quand Steiner vint s'y expliquer sur le Christ. C'est à cet auditoire que le théosophe rosicrucien vint dire : « C'est assurément ici [à Karlsruhe] que la critique historique touchant Jésus a eu sa conclusion... » Les sources non chrétiennes sur l'histoire du Christ sont négligeables. Quant aux sources évangéliques, « les efforts les plus persévérants pour en tirer une image fidèle de Jésus de Nazareth ont été anéantis par les initiateurs de la recherche critique dont le professeur Drews s'est fait le rapporteur ». La cause est entendue : « La Science exacte, la Critique exacte nous montrent que, eu égard à la façon dont les faits historiques doivent être désormais établis, *on ne peut absolument rien tirer* [des sources] *sur la personne de Jésus de Nazareth*. » Aller contre cette conclusion n'est que du « dilettantisme historique ⁽⁶¹⁾ ».

Ce scepticisme radical (si commode pour édifier ensuite, sur cette *tabula rasa*, les plus fantastiques palais de rêve) ne nous fait, d'après Steiner, rien perdre de ce qui est le Christ véritable. L'histoire de Jésus ! Mais les évangélistes eux-mêmes n'en avaient cure et, d'avoir cru le contraire, est la cause du malentendu foncier qui règne sur ce point depuis dix-huit cents ans. Ce qui importait seul aux évangélistes, c'est « le contenu mystique du christianisme ». Les mystères antiques se donnaient tous pour tâche d'éveiller dans l'homme de leur temps, un homme nouveau, meilleur et divin. Ici, revue de ces mystères : égyptiens, helléniques, iraniens, d'Isis, de Dionysos, de Mithra. Fondez ensemble tous ces symboles, toutes ces aspirations, tout ces cultes, vous aurez le Christ et le christianisme : « L'Être qui, avec l'événement de Palestine, s'inséra dans la trame de l'humanité, *était Mithra et Dionysos tout ensemble ; le christianisme est un confluent des cultes de Dionysos et de Mithra* ⁽⁶²⁾. » C'est ainsi d'ailleurs que Paul (!) et les évangélistes l'avaient compris : leur but n'était nullement de nous renseigner sur l'histoire de Jésus, mais d'ouvrir une voie à l'Homme de tous les temps, vers le « Christ » éternel, vers l'Homme idéal, ressuscité, libéré, divin... Loin que l'histoire de Jésus nous rende certaine la venue du Christ, c'est la rénovation du monde antique, c'est la résurrection dont chaque homme peut, s'il s'y applique, être le témoin et le sujet, qui nous rend certain du fait que le grand Esprit solaire, présent dans tous les mystères, a pris un contact spécial et immédiat avec l'humanité en Palestine, vers le début de notre ère.

Comment s'est accompli ce contact, c'est ce que la science occulte, et elle seule, peut nous dire. Elle nous ouvre le vrai sens des évangiles, fermé à toute la tradition ecclésiastique, à toute la recherche historique indépendante. Pourvu de cette clef magique, voici ce que l'occultiste contemple, touchant la vie humaine du Christ ⁽⁶³⁾.

Au commencement de notre ère naquirent, non le même jour, mais à des temps très rapprochés, *deux* enfants du nom de Jésus, descendant tous les deux de la maison de David, l'un par la ligne nathanique, l'autre par la ligne

60 *Von Jesus zu Christus*, oeffentlicher Vortrag gehalten zu Karlsruhe, am 4 Oktober 1911, von Dr. Rudolf Steiner.

61 Ibid. p. 3. C'est moi qui souligne.

62 Ibid. p. 12.

63 Tout ce qui suit est fidèlement résumé (et parfois traduit littéralement) de l'opuscule de Steiner, *Die geistige Führung des Menschen und der Menschheit*. (La Guidance spirituelle de l'homme et de l'humanité ; — en sous-titre : Conclusions scientifico-spirituelles sur l'Évolution et l'Humanité) ; Berlin, 1911, p. 54-65.

salamonique. Dans l'enfant Jésus salomonique [que nous décrit l'évangile de Matthieu] se réincarna la même individualité qui avait été jadis Zarathustra : dans l'évangile de Matthieu c'est donc Zoroastre qu'on a devant soi. Le Moi zoroastrique crut dans cet enfant jusqu'à l'âge de douze ans. Alors ce Moi quitta le corps du jeune garçon et s'incarna dans le corps de l'autre enfant Jésus [que nous avons décrit dans l'évangile de Luc]. C'est à cause de cela que ce dernier fut tout à coup si différent de ce qu'il était auparavant. Dans ce Jésus nathanique, désormais animé par le Moi de Zarathustra, se trouvait également l'élément particulier qui répandait dans le corps astral du Bouddha Çakia-Muni l'influence du monde spirituel.

Cet élément était dans l'enfant nathanique dès le début ; aussi ne faut-il pas s'étonner que le prophète Siméon (qui n'était autre que le sage indien Asita, réincarné) vit, à travers le corps astral de l'enfant Jésus, ce qu'il n'avait pu voir jadis dans l'Inde.

Au moment du baptême de Jean, l'individualité de Zarathustra abandonna le triple corps physique, éthérique et astral du Jésus nathanique : dans ce corps ainsi préparé, agissait désormais l'individualité cosmique du Christ, grand Esprit solaire.

Désormais toute l'influence cosmique agissait en Jésus : « il était constamment sous l'influence de tout le Cosmos ; il ne faisait plus un pas que toutes les forces cosmiques n'agissent en lui ». Ainsi s'expliquent les miracles : « Il n'y eut qu'alors une harmonie (entre les constellations cosmiques et les forces de l'organisme humain) telle que, pour certaines maladies, la guérison pouvait s'ensuivre, lorsque les Constellations cosmiques agissaient à travers le Christ Jésus. » Enfin, c'est grâce à un cas unique et parfait de conjonction d'astres que Jésus ressuscita — c'est-à-dire échappa définitivement au cycle des morts et des renaissances successives, — et donna, « comme représentant des Esprits du monde », une impulsion décisive à l'Humanité. « Le Cosmos ne pouvait jouer ainsi qu'une seule fois, car la Constellation, telle qu'elle exista alors, ne se retrouvera plus jamais [en conjonction]. Aussi vrai qu'elle ne se retrouvera plus, aussi vrai, le Christ ne s'est incarné qu'une fois. » Etc.

Et ce n'était pas, peut-être, la peine de sacrifier si allègrement l'histoire évangélique, pour lui substituer ce mélange bâtard de métempsychose, d'astrologie et de logomachie. Quoi qu'il en soit, si quelqu'un estime pouvoir concilier tout cela, je ne dis pas avec la foi catholique intégrale, mais avec les éléments d'une foi chrétienne quelconque, il n'y a plus, ce semble, de discussion possible avec une personne à ce point douée pour la conciliation des contradictoires.

Nos lecteurs auraient quelque droit à se plaindre. Ils n'ont pas mérité qu'on leur infligeât une étude sur des doctrines qui leur sembleront, à juste titre, relever en certains points de la pathologie mentale. Qu'ils veuillent bien ne pas condamner trop vite. L'attrait des spéculations occultes est si fort, et le goût du mystère si impérieux, que maintes personnes, autrement pondérées, s'y laissent aller peu à peu. La mode s'en mêle ; la perspective de moissonner, dans le grand jardin défendu, un bouquet de fleurs éclatantes ou capiteuses, roses rouges, ou lotus lilas, — convictions provisoires et opinions flatteuses — ne séduit pas que des esprits morbides. La médiocrité des Instructeurs de la nouvelle théosophie ne réussit pas toujours à rendre inoffensifs les charmes dont elle dispose : les pitoyables inventions messianiques de M^{me} Annie Besant, le jargon « scientifico-spirituel » du docteur Steiner peuvent paraître aux gens de sang-froid — et souvent, en réalité, — bien ridicules. Derrière cette façade prétentieuse et déjà lézardée, les Loges ouvrent toujours, aux yeux éblouis, leur clair-obscur prometteur. La vieille sagesse, trop humaine, de l'Inde, de l'Égypte et de la Grèce ; les spéculations bizarres des mages et des initiés exercent encore, à travers ces indignes héritiers, leur séculaire prestige.

C'est pourquoi il nous a paru opportun d'exposer avec quelque détail (ce qui est encore la manière la plus courte de les réfuter) les doctrines et les rêves de la nouvelle théosophie. Saint Paul, écrivant aux habitants de Colosses, avait à les mettre en garde contre des gnosés fort semblables au fond à celles qui sévissent actuellement et, semble-t-il, guère plus raisonnables. À cette « vaine et fallacieuse philosophie », à cette « religion des anges », à ces divagations cosmiques, où les *éléments du monde* jouaient alors, comme aujourd'hui, un rôle prépondérant, l'apôtre opposait victorieusement les trésors de la sagesse et de la science, cachée dans le Christ Jésus. « Car en lui tout a été créé dans les cieux et sur la terre : les choses visibles et invisibles, — ces Esprits dont on fait tant d'état — Trônes, Dominations, Principautés, Puissances ; tout a été créé par lui et pour lui. » Mais qu'on ne le cherche pas où il n'est pas, hors de l'Église ; car, ajoute saint Paul : « Il est la tête du corps mystique de l'Église » ; et malheur à qui se flatterait, séparé du corps par sa faute,

d'avoir par à la vie qui découle du Chef dans les membres ! Malheur au sarment détaché de la vigne et prétendant à vivre de la sève divine ! C'est en vain que cet isolé se chercherait des compagnons dans une secte étroite : théosophe hindouiste selon la formule besantiste, anthroposophe rosicrucien de l'école steinériste. Il perdrait le réel pour l'ombre, la grande Église pour une minuscule chapelle maçonnique, la Cité de paix pour un mirage, et le Pain du ciel pour le creux de chimères humaines.